



Joseph de Maistre.

G. Beauchesne, Édit. G. Deberque, Imp., Paris.

Ce

CHARLES BAUSSAN

Joseph de Maistre

et l'idée de l'ordre

AVEC UNE

Lettre de Son Eminence le Cardinal de Cabrières

ET UNE

INTRODUCTION

DU

Marquis de Roux



PARIS
GABRIEL BEAUCHESNE
Rue de Rennes, 117

—

1921





A S. A. R.

Madame la Princesse Geneviève d'Orléans

LETTRE

DE S. EM. LE CARDINAL DE CABRIÈRES

A M. CHARLES BAUSSAN

---

† *le 21 mars 1921.*

Monsieur,

J'apprends la bonne nouvelle que vous allez publier une étude un peu étendue sur l'œuvre de Joseph de Maistre. Je voudrais pouvoir dire qu'il a été un des maîtres de ma jeunesse, et ce serait vrai en ce sens que j'ai reçu, par la lecture de ses œuvres, et par le témoignage de ceux qui ont bien voulu m'instruire, la leçon de sa noble vie tout entière vouée à son pays, à son Prince et à la grande force qui soutient seule, efficacement, les peuples et les couronnes, celle de la Religion et de la Papauté.

Quand, vous-même, vous traitiez en conférencier, le beau sujet de ce caractère, de cette vaste et lumineuse intelligence, de ce grand et noble cœur, si courageux et si tendre, j'enviais votre auditoire et il me tardait de voir vos conversations fixées et développées dans un livre.

Et l'on m'annonce ce livre et on me dit que vous

songez à mettre quelques lignes de moi en tête de votre volume. Ce serait pour moi un honneur auquel je n'avais pas songé, et qui me viendrait, non de moi-même et de la valeur de mon jugement, mais de la place que vous auriez donnée à mon nom bien humble à côté du sien si grand.

Nous n'aurons pas à regretter de nous être rapprochés de lui : son œuvre nous sera favorable. Je vous remercierai de m'avoir appelé près d'elle.

Agréez, Monsieur, mes vœux pleins de gratitude et de sympathie.

† LE CARDINAL DE CABRIÈRES,

Evêque de Montpellier.

Le 26 février 1921 était le centième anniversaire de la mort de Joseph de Maistre : nul centenaire ne méritait mieux d'être solennisé par ceux qui veulent avant tout honorer dans une œuvre ce qu'elle contient de vérités et d'avenir.

D'avenir, car c'est louer à contre sens Joseph de Maistre que le célébrer comme un prophète du passé ; c'est tout juste confondre l'attachement le plus raisonnable à ce qui ne doit pas périr, avec une inféconde et romantique fidélité à la « mort comme morte .»

L'ouvrage de M. Charles Baussan prouvera combien la pensée de Joseph de Maistre reste actuelle et vivante : ce résumé d'un art infini, mais scrupuleusement fidèle, a pu en faire, très naturellement, l'aliment des réflexions et des études d'un groupe d'élite de jeunes filles françaises pendant la guerre.

Son œuvre avait été composée pour la plus grande partie de 1793 à 1814 au cours du premier cataclysme que la Révolution avait déchaîné sur l'Europe ; elle s'est trouvée prête à répondre encore aux questions que posait la nouvelle et pire guerre qui sortait, après cent ans, de l'expérience des mêmes erreurs. L'essentiel en est ici ramassé autour de l'idée maîtresse :

— gouvernement du monde,
— gouvernement des âmes,
— gouvernement de la nation,
— gouvernement des esprits,
— gouvernement du foyer.

En groupant sous ces cinq chefs les idées de Joseph de

Maistre sur l'histoire des sciences comme sur l'éducation des filles, sur le problème du mal, sur la Révolution Française, sur la constitution de l'Eglise, ces *Causeries* font saisir, du premier coup d'œil, cette philosophie de l'ordre et de l'autorité qui est tout Joseph de Maistre et qui fait qu'il n'y a pas de conseiller plus utile pour une époque où les ressources de la civilisation et de la race sont gaspillées et compromises pour n'être pas gouvernées.

Sa doctrine a passé pour dure, et les premiers lecteurs de sa *Correspondance* s'émerveillèrent de trouver un père si tendre, un si parfait ami dans le théoricien des sacrifices, l'auteur de la tirade sur le bourreau. Nous comprenons mieux quelle humanité vraie inspire son mépris de l'humanitarisme ; quelle pitié pour les innocents lui fait vouloir une bonne et raide justice ; quel optimisme enfin, mais sans niaiserie et sans illusions, anime son explication du mal physique et moral.

Pas de culte sans sacrifice : l'insistance de Joseph de Maistre étonne ceux qui ne se souviennent point que rien ne contribua tant à ramener sincèrement Henri IV au catholicisme que cette remarque qu'il n'y avait plus de sacrifice dans le culte protestant. Mais surtout l'idée de sacrifice tient étroitement à la seule explication qui soit consolante et vraie du problème du mal. Au lendemain de l'immense holocauste dont fume encore la terre, Joseph de Maistre présente les plus éloquentes réponses aux déclamations triviales contre l'idée d'expiation. La douleur qui se sait une épreuve est pleine d'espoir ; celle qui s'a-

voue un châtiment peut se sentir encore efficace et réparatrice ; c'est la souffrance persuadée de n'avoir pas de sens qui est la plus désespérée.

Joseph de Maistre, à la prévision et à l'explication de grands maux, joint une confiance invincible dans le triomphe final du bien. A Turin, pendant la conquête, on appelait certains de ses amis, pour la naïveté de leurs espérances toujours déçues : *Messieurs de la Semaine prochaine*. Ce millénarisme à la petite semaine n'est pas son fait ; il a d'abord prévu le plus long et le pire, il est au-dessus de la déception ; c'est pourquoi, aux heures lentes, il est le maître du patient et de l'infatigable espoir.

Comme l'idée de l'ordre explique toute son œuvre, celle-ci laisse à qui l'achève, avec un goût salubre de droiture et d'honneur, deux convictions qui n'en font qu'une : la confiance en la Providence et la foi dans la France, clef de voûte temporelle de l'édifice chrétien.

C'est une audacieuse entreprise d'essayer de reconnaître dans l'histoire les desseins de la Providence et de les restituer avec assez de vraisemblance pour que ceux même qui ne voudront pas y voir une intention, une finalité, y doivent reconnaître une analyse exacte des causes secondes. Bossuet avait le recul des siècles quand il développait le grand thème que nous avons vu naguère Charles Péguy reprendre : toute l'antiquité préparant, par l'unité et la paix romaine, les voies à la propagation de l'Evangile :

Le monde aboutissait aux pieds du Divin Fils ;

mais la Révolution se déroulait encore que déjà Jo-

seph de Maistre, proscrit et dépouillé par elle, marquait sa place dans la suite des destins français.

« Lorsque d'aveugles factieux décrètent l'indivisibilité de la République, ne voyez que la Providence qui décrète celle du royaume. »

Replacées à leur date — 1796-97 — les *Considérations sur la France* apparaissent comme l'effort le plus prodigieux par lequel un contemporain, méditant dans la lumière de la vérité les événements dont il est le témoin immédiat, en ait dégagé le sens profond.

Relu pendant la guerre, ce livre étonnant y appliquait de lui-même ses enseignements centenaires, et Joseph de Maistre, dénonçant les arrière-pensées de la première coalition, aurait suffi à détromper un neutre, tenté de prendre pour les enseignes de l'ordre les drapeaux impériaux.

Il fait encore souhaiter sa voix pour commenter les *miracles* que nous avons vus et les rendre plus vénérables en les expliquant : l'Alsace délivrée sans avoir été foulée par la guerre dont elle semblait le champ clos prédestiné ; — la Pologne qui ne pouvait revivre souveraine et entière que si les trois Empires qui l'avaient écartelée étaient également vaincus, et qui voit s'accomplir leur triple défaite impossible à prévoir, puisqu'ils formaient les deux camps ; — enfin, surtout, toutes nos causes de faiblesse, idées et institutions, nous faisant sentir et payer leurs effets, mais sans nous perdre, retardant la victoire, la rendant terrible et coûteuse à l'envi d'une défaite, mais ne nous l'arrachant pas à la fin ; puis recommençant tout de suite à nous en gâter les fruits. De quels accents Joseph

de Maistre eût montré, dans ce mélange que nulle main humaine n'aurait su doser, la volonté providentielle attentive à nous ménager à la fois le salut et la leçon !

Quant au témoignage qu'il a rendu à la France, il n'y a rien à y changer : c'est vraiment un témoignage et c'est ce qui mêle une note nouvelle aux voix qui, depuis le vieux trouvère, ont célébré la douce France. Un fils ne témoigne pas pour sa mère, pas plus qu'il ne la juge ; il la défend ou l'abandonne, mais l'affectation de l'impartialité est la plus sotte attitude quand elle n'est pas une trahison sournoise.

Joseph de Maistre est du vieux duché qui est une de nos grandes provinces littéraires ; il a notre esprit, notre langue ; il a le cœur tout français : « Le Roi de France, dit-il, n'a pas de meilleur sujet que moi parmi ceux qui ne le sont pas ». Mais il ne l'est pas, il ne veut pas l'être : il peut témoigner et juger.

Quand Ch. Maurras assure que son patriotisme s'accorde au « sentiment humain et planétaire du véritable bien de tous les peuples, intéressés à l'existence d'une France saine et puissante », il a raison, mais un étranger peut d'abord refuser son assentiment. Il devra en croire ce ministre fidèle du roi de Sardaigne qui a sacrifié tous ses biens plutôt que d'accepter la domination française et qui proclame l'intérêt mondial de la grandeur de la France ; qui a honoré les victoires de la Convention parce qu'elles continuaient l'œuvre capétienne et qui a souhaité la chute de l'Empire de Napoléon parce que celui-ci entraînait la France hors de ses voies.

Apologiste du dehors ! Souvenons-nous en quel temps Joseph de Maistre l'est resté pour notre patrie : il la voyait soldat de la Révolution et lui, la Contre-Révolution faite pensée, il a continué à n'attendre que d'elle le triomphe de l'ordre sur la terre. Pas un instant il n'a rêvé qu'il fût possible de la remplacer au lieu de la convertir : où trouver une autre puissance égale de prosélytisme, une autre « race apostolique ? » Et s'il en était, comment imaginer qu'elle puisse « tout pour le bien, rien pour le mal » ?

La formule est tentante mais n'a pas de sens : la faiblesse peut être infailliblement nuisible, le bien n'est fait que par de grandes forces libres et par définition, celles-ci risquent de retourner contre lui leur puissance. Qui se désespère alors et rêve de serviteurs nécessairement dociles n'a rien compris au rôle de la liberté humaine dans l'ordre divin.

C'était la grande méditation de Joseph de Maistre : le Tout-Puissant fait cet honneur aux hommes de vouloir que tout se passe comme s'il avait besoin d'eux et leur demande une coopération libre pour qu'elle soit méritoire ; plus cette collaboration est libre, plus elle est glorieuse et efficace. Ainsi des hommes, ainsi des peuples ; d'autres nations, servantes d'une idée, y semblent liées par un déterminisme ; la France au cours de son histoire, choisit, comme une âme, les causes qu'elle défend et pour prix de ce grand risque, elle a coutume de les faire triompher. Le plus grand don fait à l'humanité est ainsi le titre même de primauté de la France, la plus humaine des nations.

On voit combien la conviction de la précellence de

notre patrie tient chez Joseph de Maistre au plus vif de sa philosophie, comment elle résume toute sa vue des choses divines et humaines, où l'ordre n'est jamais servitude. Il est immortel pour avoir, lui qui n'était ni théologien de profession ni sujet de France, mis dans un plus beau jour que personne, quelques-unes des raisons d'aimer Dieu et la France.

M. DE ROUX.

Les Soirées de Saint-Pétersbourg

LE GOUVERNEMENT DU MONDE

La liberté humaine. Le problème du mal. La guerre

Il y a une vingtaine d'années, en 1900, le maréchal Foch, alors lieutenant-colonel, disait dans son cours aux officiers de l'école de guerre :

— « On ne manœuvre qu'autour d'un point fixe. »

Cette vérité d'ordre mathématique n'est pas moins à sa place dans le domaine de la philosophie que dans l'art militaire et si l'œuvre de Joseph de Maistre a tant de puissance et d'étendue, si sa doctrine est si solidement assise, c'est qu'elle s'appuie tout entière sur un point fixe que rien ne peut ébranler.

Le point fixe de la pensée de Joseph de Maistre, c'est *l'ordre*, l'ordre universel, un ordre voulu, organisé, maintenu, et le centre de cet ordre lui-même, c'est une intelligence et une volonté souveraines, un Dieu non seulement créateur, mais *gouverneur*, la Providence. Ordre et autorité.

Tous les raisonnements, toutes les œuvres de Joseph de Maistre ont pour point d'appui cette absolue nécessité, cette claire vision de l'ordre divin.

L'ordre, les lois qui l'établissent, l'autorité qui les fait et les défend, tout est là. Le Pape, dans son domaine, c'est l'ordre. Le roi, dans son domaine, c'est l'ordre. *Livre du Pape*, *Considérations sur la France* sont commandés par cette vision de l'harmonie universelle.

C'est cette pensée constante de l'ordre, qui fait l'unité superbe de l'œuvre de Joseph de Maistre et c'est ainsi que Barbey d'Aurevilly a pu dire :

— « L'unité, c'est tout Joseph de Maistre. »

Mais il y a un livre où cet ordre universel, dans l'ensemble même du monde, est plus particulièrement, plus directement étudié, c'est celui qui a pour titre : *Les Soirées de Saint-Pétersbourg*, ou *Entretiens sur le gouvernement temporel de la Providence.*

Ce livre, Joseph de Maistre l'a vécu toute sa vie ; il l'avait en marge et à la base de tous ses autres écrits. Il revenait souvent à ce grand sujet dans sa correspondance ; il en remplissait et il en éclairait ses conversations, par exemple celles qu'il avait avec Mme Swetchine et qui se poursuivent dans ses lettres.

Aussi a-t-il jugé tout naturel de donner à son livre cette forme d'entretiens, à la manière de ceux de Platon ou des Symposiaques de Plutarque.

Longuement méditées, rapportées de Russie, écrites en 1815, les *Soirées de Saint-Pétersbourg* ne parurent, et inachevées encore, qu'en 1821, après la mort de Joseph de Maistre.

C'était le testament d'une grande pensée.

Le cadre du livre est de la main de Xavier de Maistre, un frère très aimé, un peintre très charmant, plume et pinceau. C'est Xavier qui a peint cette toile, ce coucher de soleil sur la Néva :

« Rien n'est plus rare mais rien n'est plus enchanteur qu'une belle nuit d'été à Saint-Pétersbourg... »

Joseph de Maistre est dans une barque, sur la Néva, avec deux amis. Nous y sommes avec eux, nous la vivons, la soirée d'été, le vent qui expire dans la voile, le drapeau qui tombe le long de la hampe, les matelots qui rament doucement.

. . . .

Heure délicieuse, heure propice aux silences et aux pensées. Mais soudain, des profondeurs de la méditation où chacun s'est enfermé, un mot s'échappe :

— « Je voudrais bien voir sur cette barque un homme pervers.. Je lui demanderais si cette nuit lui paraît aussi belle qu'à nous »..

Les méchants sont-ils heureux ?

Voilà la discussion amorcée.....

La barque s'arrête ; les passagers en descendent : ils sont arrivés ; ils entrent chez Joseph de Maistre, ils vont s'asseoir sur la terrasse devant

la table de thé. Les amis, les personnages sont trois : le Comte, le Sénateur, le Chevalier.

Le Comte, c'est Joseph de Maistre.

Le Sénateur, c'est un Russe. Il a de l'expérience ; il a souvent de la pénétration, mais il manque d'équilibre et il verse dans *l'illuminisme* : une intelligence slave.

Le Chevalier, c'est un jeune émigré français ; une vue claire mais un jugement parfois trop prompt.

Dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, il faut toujours prendre garde au personnage qui parle. Tous les trois ne donnent pas également la pensée de Joseph de Maistre. Il n'y en a qu'un qui soit sûrement lui.

Ici, — et c'est le point de départ, — les trois amis sont d'accord : *Nous voulons l'ordre.*

Nous voulons l'ordre ; il y a dans nos intelligences un autel élevé à l'ordre. Nous le reconnaissons dans le monde matériel ; nous constatons sans peine l'ordre physique ; nous ne doutons point de l'infaillibilité de l'horloge des jours, des saisons, des astres. Nous voyons sans étonnement revenir à leur heure et à leur place les comètes à travers des millions de lieues et au bout de centaines d'années.

C'est l'ordre moral qui nous trouble.

Nous ne nous imaginons voir du désordre que lorsque nous sommes en cause, lorsque nous souffrons.

Comment sont distribués les maux et les biens ?

On crie : il y a des justes malheureux ; il y a des méchants heureux. Est-ce vrai ? Et pourquoi ?

Tout d'abord, il est faux que le crime soit en général heureux. Même les proverbes populaires protestent et nient le bonheur des méchants. Ne disent-ils pas :

..... « Bien mal acquis ne profite jamais ».

ou

« On est puni par où l'on a péché ».

Quelque méchant paraît-il heureux ? Il y a une révision dans l'autre monde. Mais, dès maintenant, il y a contre les méchants, et pour l'ordre, la justice humaine, les maladies, le remords.

La punition des coupables nécessite l'existence du bourreau, et l'existence du bourreau est une preuve de l'ordre :

« Cet homme se trouve partout, sans qu'il y ait aucun moyen d'expliquer comment... Il est fait comme nous extérieurement ; il naît comme nous ; mais c'est un être extraordinaire et pour qu'il existe dans la famille humaine, il faut un décret particulier, un FIAT de la puissance créatrice. Il est créé comme un monde. Voyez ce qu'il est dans l'opinion des hommes et comprenez, si vous pouvez, comment il peut ignorer cette opinion ou l'affronter ! A peine l'autorité a-t-elle désigné sa demeure, à peine en a-t-il pris possession que les autres habitations reculent jusqu'à ce qu'elles ne voient plus la sienne. C'est au milieu de cette solitude et de cette espèce de vide formé autour de lui, qu'il vit seul, avec sa famille et

ses petits, qui lui font connaître la voix de l'homme : sans eux il n'en connaîtrait que les gémissements... Il part, il arrive sur une place publique... On lui jette un empoisonneur, un parricide, un sacrilège : il le saisit, il l'étend, il le lie sur une croix horizontale, il lève le bras : alors il se fait un silence horrible, et l'on n'entend plus que le cri des os qui éclatent sous la barre, et les hurlements de la victime. Il la détache ; il la porte sur une roue : les membres fracassés s'enlacent dans les rayons ; la tête pend ; les cheveux se hérissent, et la bouche, ouverte comme une fournaise, n'envoie plus par intervalle qu'un petit nombre de paroles sanglantes qui appellent la mort...

... Il a fini : le cœur lui bat, mais c'est de joie ; il s'applaudit, il dit dans son cœur : *Nul ne roue mieux que moi.* Il descend : il tend sa main souillée de sang et la justice y jette de loin quelques pièces d'or qu'il emporte à travers une double haie d'hommes écartés par l'horreur. Il se met à table et il mange ; au lit ensuite, et il dort. Et le lendemain, en s'éveillant, il songe à tout autre chose qu'à ce qu'il a fait la veille. Est-ce un homme ? Oui : Dieu le reçoit dans ses temples et lui permet de prier. Il n'est pas criminel ; cependant aucune langue ne consent à dire, par exemple, *qu'il est vertueux*, *qu'il est honnête homme*, *qu'il est estimable*. Nul éloge moral ne peut lui convenir ; car tous supposent des rapports avec les hommes, et il n'en a point.

« Et cependant toute grandeur, toute puissance, toute subordination repose sur l'exécuteur : il est l'horreur et le lien de l'association humaine. Otez du monde cet agent incompréhensible ; dans l'instant même l'ordre fait place au chaos, les trônes s'abîment et la société disparaît... »

Cette page célèbre de Joseph de Maistre, est, il faut le reconnaître, *un morceau*. Le philosophe a haussé un peu trop le ton, forcé un peu trop la couleur ; mais c'est qu'il voulait appuyer sur sa démonstration, il voulait montrer que Dieu, qui est l'auteur de la souveraineté, l'est aussi du châtiment et qu'il y a « dans le cercle temporel une loi divine et visible pour la punition du crime. »

Tous les crimes assurément ne relèvent pas de la roue, (ou de la guillotine), mais il y a aussi d'autres bourreaux.

Il n'y a pas seulement la justice humaine, il y a les maladies :

« Si l'on ôtait de l'univers l'intempérance dans tous les genres, on en chasserait la plupart des maladies, et peut-être même il serait permis de dire toutes. C'est ce que tout le monde peut voir en général et d'une manière confuse ; mais il est bon d'examiner la chose de près. S'il n'y avait point de mal moral sur la terre, il n'y aurait point de mal physique ; et puisqu'une infinité de maladies sont le produit immédiat de certains désordres, n'est-il pas vrai que l'analogie nous conduit à généraliser l'observation ? Avez-vous

présente par hasard la tirade vigoureuse et quelquefois un peu dégoûtante de Sénèque sur les maladies de son siècle ? Il est intéressant de voir l'époque de Néron marquée par une affluence de maux inconnus aux temps qui la précédèrent. Il s'écrie plaisamment : « Seriez-vous par hasard étonné de cette innombrable quantité de maladies ? Comptez les cuisiniers ! »

Sans doute, il y a des maladies qui ne sont que les résultats accidentels d'une loi générale, mais combien de maladies ne sont dues qu'à nos vices !

« Les maladies, une fois établies, se propagent, se croisent, s'amalgament par une affinité funeste ; en sorte que nous pouvons porter aujourd'hui la peine physique d'un excès commis il y a plus d'un siècle. »

Bacon lui-même n'a-t-il pas, au contraire, observé le grand nombre de saints (moines surtout et solitaires) que Dieu a favorisés d'une longue vie ?

Enfin, un dernier bourreau pour le coupable, n'est-ce pas lui-même, n'est-ce pas le remords ? Au contraire, la vertu n'a-t-elle pas toujours la paix du cœur et la santé de l'âme, charme de la vie, qui tient lieu de tout et que rien ne peut remplacer ?

Le bonheur n'est donc pas le privilège des méchants ; ni le malheur, la part des bons. Au surplus, la clef de la difficulté, la voici :

Ce n'est pas parce que les bons sont bons, qu'ils sont malheureux ;

Ce n'est pas parce que les méchants sont méchants, qu'ils sont heureux ;

C'est parce que, les uns comme les autres, ils sont hommes.

Il y a dans le monde des lois pour tous indistinctement.

Que l'on ait un refroidissement et que l'on se trouve dans ce que les médecins appellent un état de réceptivité, on aura une pleurésie, et cela que l'on ait couru pour sauver quelqu'un, ou pour aller commettre un crime.

A la guerre les balles ne choisissent personne. Le mal atteint tout le monde sans préférence, et, de même, la lumière du soleil est pour tous les yeux.

.... « Un homme de bien est tué à la guerre, est-ce une injustice ? Non, c'est un malheur. S'il a la goutte ou la gravelle ; si son ami le trahit ; s'il est écrasé par la chute d'un édifice, etc., c'est encore un malheur, mais rien de plus, puisque tous les hommes sans distinction sont sujets à ces sortes de disgrâces. Ne perdez jamais de vue cette grande vérité : *Qu'une loi générale, si elle n'est injuste pour tous, ne saurait l'être pour l'individu.* Vous n'aviez pas une telle maladie, mais vous pouviez l'avoir ; vous l'avez, mais vous pouviez en être exempt. Celui qui a péri dans une bataille pouvait échapper ; celui qui en revient pouvait y rester. Tous ne sont pas morts, mais tous étaient

là pour mourir. Dès lors plus d'injustice ; la loi juste n'est point celle qui a son effet sur tous, mais celle qui est faite pour tous ; l'effet sur tel ou tel individu n'est plus qu'un accident. Pour trouver des difficultés dans cet ordre de choses, il faut les aimer ; malheureusement on les aime et on les cherche : le cœur humain, continuellement révolté contre l'autorité qui le gêne, fait des contes à l'esprit qui les croit ; nous accusons la Providence, pour être dispensés de nous accuser nous-mêmes....... »

Que demande-t-on ? Un privilège pour la vertu ? Que le bon soit toujours heureux ? Qu'il soit exempt des maux de l'humanité ? Qu'au contraire les méchants soient privés de tous les biens ?

1° Ce serait la suppression des lois du monde. Le bon pourrait faire toutes les imprudences ; il ne gagnerait jamais de pleurésie, quand il irait faire la charité ; il ne serait pas tué à la guerre, etc.

Ce serait un miracle perpétuel, des milliers de miracles ; ce serait la désorganisation de l'ordre.

2° Ce ne serait pas seulement la suppression des lois de l'ordre, ce serait aussi la suppression de la liberté.

Il y a, dit-on, des crimes impunis ; il y a des bons qui souffrent.

Attendez ! Ce ne sont là que des délais, et ces délais sont nécessaires.

Si la récompense suivait immédiatement l'acte

de vertu, si la main du voleur se desséchait, à peine eût-elle touché la pièce d'or, il n'y aurait plus ni vice, ni vertu ; plus de mérite, plus de liberté ; plus d'ordre moral.

Il faut, de toute nécessité, que les lois générales gouvernent impartialement le monde, et pour que la justice soit maintenue, il suffit que la plus grande part de biens soit à la vertu prise en masse — ce qui est en réalité — et que les bons ne souffrent que parce qu'ils sont hommes.

*
* *

Mais pourquoi l'homme souffre-t-il ?

Pourquoi le mal physique sur la terre ?

Joseph de Maistre répond : Par la faute des créatures libres.

Libres ? L'homme est-il libre ?

Sa liberté peut-elle se concilier avec l'action de la Providence ? Si Dieu dirige tout, que pouvons-nous faire ? Le sentiment intérieur nous répond déjà ; le bon sens nous affirme notre liberté. Je parle : je pourrais me taire ; je marche : je pourrais m'arrêter.

En réalité, il y a deux volontés, deux actions, celles de Dieu, celles de l'homme.

Dieu agit sur nous, suivant notre nature. C'est librement que nous obéissons. Ecoutons Joseph de Maistre :

... « Dieu, sans doute, est le moteur universel ; mais chaque être est mu suivant la nature qu'il

en a reçue. Vous-mêmes, Messieurs, si vous vouliez amener à vous ce cheval que nous voyons là-bas, dans la prairie, comment feriez-vous ? Vous le monteriez, ou vous l'amèneriez par la bride, et l'animal vous obéirait *suivant sa nature*, quoiqu'il eût toute la force nécessaire pour vous résister et même pour vous tuer d'un coup de pied. Que s'il vous plaisait de faire venir à nous l'enfant que nous voyons jouer dans le jardin, vous l'appelleriez, ou, comme vous ignorez son nom, vous lui feriez quelque signe ; le plus intelligible pour lui serait sans doute de lui montrer ce biscuit, et l'enfant arriverait, *suivant sa nature*. Si vous aviez besoin enfin d'un livre de ma bibliothèque, vous iriez le chercher, et le livre suivrait votre main d'une manière purement passive, *suivant sa nature*. C'est une image assez naturelle de l'action de Dieu sur les créatures. Il meut les anges, les hommes, les animaux, la matière brute, tous les êtres enfin ; mais chacun *suivant sa nature* ; et l'homme ayant été créé libre, il est mu librement. Cette loi est véritablement *la loi éternelle*, et c'est à elle qu'il faut croire.

Le Sénateur

« J'y crois de tout mon cœur tout comme vous ; cependant il faut avouer que l'accord de l'action divine avec notre liberté et les événements qui en dépendent, forme une de ces questions où la raison humaine, lors même qu'elle est parfaitement

convaincue, n'a pas cependant la force de se défaire d'un certain doute qui tient de la peur, et qui vient toujours l'assaillir malgré elle. C'est un abîme où il vaut mieux ne pas regarder.

Le Comte

« Il ne dépend nullement de nous, mon bon ami, de n'y pas regarder ; il est là devant nous, et pour ne pas le voir, il faudrait être aveugle, ce qui serait bien pire que d'avoir peur. Répétons plutôt qu'il n'y a point de philosophie sans l'art de mépriser les objections ; autrement les mathématiques mêmes seraient ébranlées. J'avoue qu'en songeant à certains mystères du monde intellectuel, la tête tourne un peu. Cependant il est possible de se raffermir entièrement ; et la nature même, sagement interrogée, nous conduit sur le chemin de la vérité. Mille et mille fois sans doute vous avez réfléchi à la combinaison des mouvements. Courez, par exemple d'orient en occident tandis que la terre tourne d'occident en orient. Que voulez-vous faire, vous qui courez ? Vous voulez, je le suppose, parcourir à pied une verste en huit minutes d'orient en occident : vous l'avez fait ; vous avez atteint le but ; vous êtes las, couvert de sueur ; vous éprouvez enfin tous les symptômes de la fatigue ; mais que voulait ce pouvoir supérieur, ce *premier mobile* qui vous entraîne avec lui ? Il voulait qu'au lieu d'avancer d'orient en occident, vous reculassiez dans

l'espace avec une vitesse inconcevable. et c'est ce qui est arrivé. Il a donc fait ainsi que vous ce qu'il voulait.

« Jouez au volant sur un vaisseau qui cingle ; y a-t-il dans le mouvement qui emporte et vous et le volant quelque chose qui gêne votre action ? Vous lancez le volant de proue en poupe avec une vitesse égale à celle du vaisseau (supposition qui peut être d'une vérité rigoureuse) : les deux joueurs font certainement *tout ce qu'ils veulent* ; mais le premier mobile a fait aussi ce *qu'il voulait*. L'un des deux croyait lancer le volant, il n'a fait que l'arrêter ; l'autre est allé à lui au lieu de l'attendre, comme il y croyait, et de le recevoir sur sa raquette. »

Il en est de même de la puissance divine et de celle de l'homme : « les deux puissances agissent ensemble sans se nuire. »

Ainsi les deux actions ne se contredisent pas. Les deux moteurs marchent ensemble ; le volant vole, à droite, à gauche, en avant, en arrière, et le navire n'en suit pas moins sa route. L'homme est libre.

Si l'homme n'était pas libre, il ne serait qu'une machine et n'aurait ni grandeur morale, ni mérite.

Libre, il a la possibilité d'abuser de sa liberté, de choisir mal.

S'il choisit mal, c'est le désordre, c'est la faute.

Or, la faute ne se corrige, le désordre ne se répare que par le châtiment.

Le mal est une peine.

Si le mal est sur la terre, c'est comme peine, c'est par la faute de l'homme libre.

Ainsi tout s'enchaîne, logiquement, nécessairement :

1° La liberté est la condition du mérite ;

2° La faute est l'envers de la liberté ;

3° Le mal est le fruit naturel de la faute.

Sur qui tombe cette peine ?

Sur tous les hommes. Tout homme porte le poids d'une faute :

1° Celle de ses pères :

2° La sienne.

Le péché originel a amené la désorganisation du monde. Là s'appliquait une loi du monde : tout être qui se propage ne peut produire qu'un être semblable à lui. Un loup n'a pas pour petit un mouton Nous naissons donc tous avec une maladie originelle : *la capacité de souffrir*.

Au poids du péché originel s'ajoute le poids des fautes personnelles.

Qui est sans péché ?

Le mal est donc désormais clairement expliqué :

Ce sont des fléaux faits pour nous battre et nous sommes battus parce que nous le méritons.

De quoi nous plaindre ? L'application de la loi dépend du sujet lui-même, comme du législateur.

Nous avons, ou nous avions un moyen d'éviter la peine ; c'est de ne pas commettre la faute.

Et, quand la faute est commise, nous avons un recours en grâce : la prière.

Le législateur peut suspendre, exceptionnellement, la loi qu'il a faite.

Cette miséricorde, grande comme la puissance, Voltaire l'a niée, et Joseph de Maistre fait, en six pages, un portrait indigné de cet ennemi de la prière.

En voici quelques traits :

« Si quelqu'un, en parcourant sa bibliothèque, se sent attiré vers les Œuvres de Voltaire, Dieu ne l'aime pas... Voltaire est charmant, dit-on : je le dis aussi, mais j'entends que ce mot soit une critique... L'impiété irréfléchie avait tué en lui la flamme divine de l'enthousiasme... Allez contempler sa figure au palais de l'Ermitage : jamais je ne la regarde sans me féliciter de ce qu'elle ne nous a point été transmise par quelque ciseau héritier des Grecs qui aurait pu y répandre un certain beau idéal..... Semblable à cet insecte, le fléau des jardins, qui n'adresse ses morsures qu'à la racine des plantes les plus précieuses, Voltaire, avec son *aiguillon*, ne cesse de piquer les deux racines de la société, les femmes et les jeunes gens..... Quand je vois ce qu'il pouvait faire et ce qu'il a fait, ses inimitables talents ne m'inspirent plus qu'une espèce de rage sainte qui n'a pas de nom. Suspendu entre l'admiration et l'horreur, quelquefois je voudrais lui faire

élever une statue..... par la main du bourreau. »

C'est de la colère, oui. Mais regardez cette femme en deuil, agenouillée, et dites-vous qu'à des milliers et des milliers d'affligés Voltaire a, pour faire montre de son esprit, arraché cette consolation de la prière et tout à la fois trahi l'homme et fait injure à Dieu.

*
* *

De tous les maux, la guerre est l'un des plus grands. Pourquoi la guerre ?

Le Sénateur la déclare inexplicable humainement. Ni l'obéissance aux chefs ne l'explique, ni la gloire qui va seulement aux chefs, et, d'ailleurs, qui expliquerait la gloire militaire ? Le bourreau tue le scélérat, le soldat tue l'honnête homme et c'est le bourreau qui est honni et le soldat glorifié ! La guerre est une folie furieuse.

Et cette folie est générale ; elle est partout, sur la terre, dans les airs, dans les eaux. Le grand arbre tue les herbes. Insectes, reptiles, animaux se dévorent. La fourmi fait la guerre ; l'hirondelle aussi. L'homme tue pour se nourrir, pour se vêtir, pour se parer ; il s'entoure de cadavres ; il tue pour tuer.

La guerre est une loi du monde, et c'est une loi inexplicable : elle est donc divine.

Qui parle ainsi ! Le Sénateur, le Slave, l'illuminé.

Le Comte ne contredit pas. Il apporte même quelques observations qui appuieraient plutôt la thèse. Mais enfin ce n'est pas lui qui l'expose, et il y a là une nuance.

Joseph de Maistre faisait-il absolument sienne la théorie du Sénateur ? Assurément il avait pour dessein de montrer la guerre *loi de la nature*, la guerre châtiment, la guerre avec ce qui s'y trouve de divin ; et, comme il lui arrive quand il veut faire pénétrer une pensée profondément dans les esprits, il est allé jusqu'au bout, jusqu'à l'outrance. J'imagine pourtant que s'il ne s'était pas attaché là à un seul côté de la vérité, s'il avait voulu éclairer la vérité tout entière, il aurait dit quelque chose comme ceci, beaucoup mieux :

Non, mon cher Sénateur, ce n'est pas Dieu qui a fait la guerre. Elle est *très explicable* : par le péché originel qui a bouleversé l'ordre de la création et corrompu la nature humaine ; par l'égoïsme, la cupidité, l'ambition.

Ce sont les dents longues de l'Allemand, son appétit féroce qui sont responsables des horreurs que nous avons soufferts.

La gloire militaire elle, aussi, est très explicable. Elle va très légitimement à cette longue pratique des plus mâles vertus, à la bravoure, à l'énergie de l'action, à cette vie jouée tous les jours, à toutes les minutes. Le bourreau fait sa besogne pour de l'argent ; le soldat risque sa tête pour la patrie.

La gloire ne va pas moins légitimement aux chefs, à la pensée qui gagne les batailles et qui

sauve les nations ; elle est due en toute justice au roi Albert, à Foch, à Castelnau, à la Marne, à l'Yser, à Verdun. Tout ce qu'il y a de mauvais dans l'homme déchaîne la guerre, tout ce qu'il y a de beau en lui y apparaît et doit être loué.

La guerre vient de l'homme ; mais Dieu y est ; Sa main s'y trouve. Il y a du divin dans la guerre.

1° *Dieu est dans la conduite de la guerre.* La victoire n'est pas toujours aux gros bataillons.

Il reste toujours, à côté des plus savants calculs, des inconnues, et au-dessus des plus formidables armées, une puissance mystérieuse.

« ..... C'est l'opinion qui perd les batailles, et c'est l'opinion qui les gagne. *L'intrépide Spartiate sacrifiait à la peur* (Rousseau s'en étonne quelque part, je ne sais pourquoi) ; Alexandre sacrifia aussi à la peur avant la bataille d'Arbelles. Certes, ces gens-là avaient grandement raison, et pour rectifier cette dévotion pleine de sens, il suffit de prier *Dieu qu'il daigne ne pas nous envoyer la peur*.

« La peur ! Charles V se moqua plaisamment de cette épitaphe qu'il lut en passant : *Ci-gît qui n'eut jamais peur.* Et quel homme n'a jamais eu peur dans sa vie ? Qui n'a point eu l'occasion d'admirer, et dans lui, et autour de lui, et dans l'histoire, la toute-puissante faiblesse de cette passion, qui semble souvent avoir plus d'empire sur nous à mesure qu'elle a moins de motifs raisonnables ? *Prions donc*, Monsieur le Chevalier, car *c'est à vous, s'il vous plaît, que ce discours s'adresse,*

puisque c'est vous qui avez appelé ces réflexions ; prions Dieu de toutes nos forces qu'il écarte de nos amis la peur qui est à ses ordres et qui peut ruiner en un instant les plus belles spéculations militaires.

« Et ne soyez pas effarouché de ce mot de *peur* ; car si vous le preniez dans son sens le plus strict, vous pourriez dire que la chose qu'il exprime est rare, et qu'il est honteux de la craindre. Il y a une peur de femme qui s'enfuit en criant ; et celle-là, il est permis, ordonné même de ne pas la regarder comme possible, quoiqu'elle ne soit pas tout à fait un phénomème inconnu.

« Mais il y a une autre peur bien plus terrible, qui descend dans le cœur le plus mâle, le glace et lui persuade qu'il est vaincu. Voilà le fléau épouvantable toujours suspendu sur les armées.

« Je faisais un jour cette question à un militaire de premier rang, que vous connaissez l'un et l'autre :

— *Dites-moi, M. le Général, qu'est-ce qu'une bataille perdue ? Je n'ai jamais bien compris cela.*

Il me répondit après un moment de silence :

— *Je n'en sais rien.*

Et après un nouveau silence, il ajouta :

— *C'est une bataille qu'on croit avoir perdue.*

« Rien n'est plus vrai. Un homme qui se bat avec un autre est vaincu lorsqu'il est tué ou terrassé, et que l'autre est debout ; il n'en est pas ainsi de deux armées ; l'une ne peut pas être tuée, tandis que l'autre reste en pied. Les forces

se balancent ainsi que les morts, et depuis surtout que l'invention de la poudre a mis plus d'égalité dans les moyens de destruction, une bataille ne se perd plus matériellement ; c'est-à-dire parce qu'il y a plus de morts d'un côté que de l'autre : aussi Frédéric II qui s'y entendait un peu, disait : *Vaincre,* c'est *avancer.*

« Mais quel est celui qui avance ? C'est celui dont la conscience et la contenance font reculer l'autre.

« Rappelez-vous, Monsieur le Comte, ce jeune militaire de votre connaissance particulière, qui vous peignait un jour, dans une de ses lettres, *ce moment solennel où, sans savoir pourquoi, une armée se sent portée en avant*, comme si elle glissait sur un *plan incliné*...

..... « C'est l'imagination qui perd les batailles ».

2° Dieu se sert de la guerre, comme d'un remède, d'une expiation. Il tire le bien du mal. La guerre est, dans ses mains, le fer rouge qui assainit la plaie.

La guerre a ses bienfaits. A l'individu elle apporte l'illumination de l'esprit et le renouvellement de l'âme. L'esprit militaire est fait d'oubli de soi et de sacrifices ; il tend le ressort de la volonté ; il aiguillonne l'intelligence. Les hommes de France avaient-ils, depuis longtemps, aussi bien pensé, aussi bien agi qu'aujourd'hui ? L'école du champ de bataille a prolongé, confirmé les leçons des maîtres de lumière et d'énergie.

Devant la guerre, les âmes se rapprochent de la religion. Le siècle guerrier de Louis XIV n'a-t-il pas été en même temps le siècle de saint Jean de Dieu et de saint Vincent de Paul ?

Dans l'ordre surnaturel, le sacrifice volontaire des justes déverse sur tous et multiplie, par la communion des saints, le profit des mérites de chacun.

« *Le juste, en souffrant volontairement*, dit Joseph de Maistre, *ne satisfait pas seulement pour lui, mais pour le coupable, par voie de réversibilité... pour le coupable qui, de lui-même, ne pourrait s'acquitter.* »

La réversibilité est, ajoute-t-il, « une des plus grandes et des plus importantes vérités de l'ordre surnaturel. » Cette doctrine, qui se fonde sur le double fait de la solidarité de la déchéance originelle et la rédemption en Jésus-Christ, Joseph de Maistre l'a déjà étudiée dans les *Considérations sur la France*, et il y consacre une partie du 9e Entretien des *Soirées*.

Pour les nations, pour les sociétés, la guerre est une source d'efforts et de progrès. Elle ravive le patriotisme et réconcilie les citoyens. Il a fallu la guerre pour qu'en France on ait pu parler, comme d'un âge lointain, du temps où *les Français ne s'aimaient pas !*

L'histoire en est témoin : par la souffrance, la guerre rajeunit les nations et renouvelle le monde.

De cette grande guerre, que sortira-t-il ? Joseph de Maistre l'aurait affirmé hautement : de grandes

choses, une grande France. De la pierre, des ruines, de la terre, des tombes, des hommes, de vrais hommes naîtront, sont déjà nés.

Donc, la guerre est fille de l'égoïsme et naît de l'abus de la liberté.

Mais, par une réaction de l'âme, par l'action de la Providence, elle conduit à la guérison et au progrès. La peine fait équilibre à la faute. La raison triomphe de la folie. L'ordre revient dans le désordre.

Je n'ai fait, hélas ! que traverser en courant ces admirables *Soirées* qui sont un monde de pensées.

J'ai dû laisser sur ma route, à regret, bien des questions, l'origine du langage, l'homme primitif, etc.

Ce qui importe c'est d'avoir pour toujours enraciné dans l'esprit la pensée qui est, pour ainsi dire, la mère de toutes les autres ; cette pensée que crient toutes les pages de Joseph de Maistre : il n'y a point de hasard dans le monde ; l'ordre gouverne le monde et Dieu gouverne l'ordre.

Pensée consolante et fortifiante, toujours, et en ces heures surtout ! Pensée qui même en pleine guerre apporte la paix.

Y a-t-il rien, en effet, de plus rassurant pour l'âme, que de se savoir sous le gouvernement d'une intelligence infiniment sage, d'une autorité infiniment paternelle et de se laisser porter sur le grand fleuve des lois générales du monde, en gardant pourtant et en manœuvrant les deux rames de notre liberté ?

Du Pape

LE GOUVERNEMENT DES AMES

La suprématie du Pape et sa nécessité.
Les rapports du Pape avec l'autorité temporelle.

La langue française est riche de pensées profondes. Songeons-nous assez à tout ce qu'il y a de sagesse dans notre beau mot « l'ordre ? » Le regardons-nous bien sous ses deux faces ?

L'ordre, c'est l'harmonie, chaque chose et chaque homme à sa place, à son heure, à sa fonction. Mais l'ordre, c'est aussi le commandement donné, la parole du maître, du chef.

Ainsi l'harmonie et l'autorité, c'est le même mot, c'est la même chose ; l'un et l'autre ne se séparent pas !

Ainsi, rien qu'en parlant français, l'écolier et la paysanne de chez nous se rencontrent, sans le savoir, avec la pensée de Joseph de Maistre : pas d'ordre sans autorité.

En parcourant les *Soirées de Saint-Pétersbourg,* nous avons vu cette ordre dans le monde ; nous

l'avons vu établi et assuré par le gouvernement de la Providence.

Mais dans le monde, il n'y a pas que des corps, il n'y a pas que des peuples d'étoiles gouvernés par des soleils ; il y a des âmes.

Qui gouvernera les âmes ?

Elles ne peuvent se gouverner elles-mêmes ! L'abus de la liberté fausse la conscience et assombrit les clartés de la Révélation. Pour gouverner les âmes, il est nécessaire qu'il existe sur la terre une autorité spirituelle. Cette autorité c'est le Pape et Joseph de Maistre l'étudie dans son livre « *Du Pape* », dont la première édition parut en 1819 et la seconde en 1821.

Le livre *Du Pape* est la démonstration philosophique et politique de la suprématie spirituelle du Chef de l'Eglise.

Il est bien entendu qu'en raisonnement rigoureux l'argument de la convenance, de l'ordre universel ne suffirait pas à lui seul, à prouver l'infaillibilité du Pape. Cette infaillibilité a sa preuve, comme sa source, dans l'institution divine. Mais les raisons données par Joseph de Maistre éclairent d'une lumière humaine le fait révélé.

Joseph de Maistre ne méconnaît pas le caractère divin de l'institution de la Papauté ; il rappelle le « Tu es Pierre » de l'Evangile ; mais il s'excuse de n'être pas théologien. C'est en philosophe qu'il parle, c'est par des raisonnements humains qu'il établit la nécessité de la souveraineté spirituelle du Pape et son infaillibilité.

La souveraineté spirituelle du Pape, c'est une loi du monde divinisée, mais c'est toujours une loi du monde.

L'infaillibilité est une loi nécessaire, une vérité d'ordre général, divinisée dans le domaine religieux. Même seulement en vertu des lois sociales, il ne peut y avoir de souveraineté sans infaillibilité, au moins supposée. Point de discipline militaire, si l'ordre du chef est pratiquement discuté. La « chose jugée » des tribunaux est une déclaration, une fiction si l'on veut, mais une fiction nécessaire, d'infaillibilité.

Même dans les hypothèses successives des sciences, partout il arrive toujours un moment ou l'on est obligé de supposer l'infaillibilité.

« L'infaillibilité dans l'ordre spirituel et la souveraineté dans l'ordre temporel, sont deux mots parfaitement synonymes, dit Joseph de Maistre. L'un et l'autre expriment cette haute puissance qui les domine toutes, dont toutes les autres dérivent, qui gouverne et n'est pas gouvernée, qui juge et n'est pas jugée.

« Quand nous disons que l'*Eglise est infaillible*, nous ne demandons pour elle, il est bien essentiel de l'observer, aucun privilège particulier ; nous demandons seulement qu'elle jouisse du droit commun à toutes les souverainetés possibles, qui toutes agissent nécessairement comme infaillibles ; car tout gouvernement est absolu ; et du moment ou l'on peut lui résister sous prétexte d'erreur ou d'injustice, il n'existe plus.

« La souveraineté a des formes différentes, sans doute. Elle ne parle pas à Constantinople comme à Londres ; mais quand elle a parlé de part et d'autre à sa manière, le *bill* est sans appel comme le *fetfa*.

« Il en est de même de l'Eglise : d'une manière ou d'une autre, il faut qu'elle soit gouvernée, comme toute autre association quelconque ; autrement il n'y aurait plus d'agrégation, plus d'ensemble, plus d'unité. Ce gouvernement est donc de sa nature infaillible, c'est-à-dire *absolu*, autrement il ne gouvernera plus.

« Dans l'ordre judiciaire, qui n'est qu'une pièce du gouvernement, ne voit-on pas qu'il faut absolument en venir à une puissance qui juge et n'est pas jugée ; précisément parce qu'elle prononce au nom de la puissance suprême, dont elle est censée n'être que l'organe et la voix ? Qu'on s'y prenne comme on voudra ; qu'on donne à ce haut pouvoir judiciaire le nom qu'on voudra ; toujours il faudra qu'il y en ait un auquel on ne puisse dire : *vous avez erré.* Bien entendu que celui qui est condamné est toujours mécontent de l'arrêt et ne doute jamais de l'iniquité du tribunal ; mais le politique désintéressé qui voit les choses d'en haut, se rit de ces vaines plaintes.

« Il sait qu'il est un point où il faut s'arrêter ; il sait que les longueurs interminables, les appels sans fin et l'incertitude des propriétés, sont, s'il est permis de s'exprimer ainsi, plus injustes que l'injustice. »

Or l'Eglise est une souveraineté.

Donc elle est infaillible.

Sans infaillibilité elle n'aurait pas de souveraineté. Et elle est faite pour gouverner les âmes !

Celui qui pourrait justement dire au Pape qu'il s'est trompé, aurait, par la même raison, le droit de lui désobéir.

« Il ne s'agit donc que de savoir où est la souveraineté dans l'Eglise : car dès qu'elle sera reconnue, il ne sera plus permis d'appeler de ses décisions. »

Tel est le raisonnement de Joseph de Maistre. Il appelle une observation.

L'infaillibilité des souverainetés temporelles n'est que supposée, pour obéir à une nécessité pratique ; l'infaillibilité doctrinale de l'Eglise existe objectivement ; ses décisions sont objectivement vraies.

Il ne suffit pas de n'en pas appeler ; il faut leur donner l'adhésion de la croyance.

Il y a entre les deux infaillibilités la même différence qu'entre les deux souverainetés, leurs deux missions, leurs deux domaines. La souveraineté temporelle ne commande qu'aux actes extérieurs de l'homme ; la souveraineté de l'Eglise commande à l'âme même ; elle a, dans son domaine, la mission d'enseigner la vérité ; elle doit donc avoir pour organe de cette mission la garantie certaine de la vérité, l'impossibilité de se tromper : son infaillibilité doit nécessairement être réelle.

*
* *

Sur la tête de qui réside cette infaillibilité ? « S'il y a quelque chose d'évident pour la raison autant que pour la foi, c'est que l'Eglise universelle est une monarchie... »

Qui possède, dans l'Eglise, la souveraineté ? Les Conciles ? Le Pape ?

Les Conciles généraux ? Oui, mais à la condition qu'ils soient généraux, et il n'y a point de concile général sans le Pape.

Les conciles généraux, au surplus, ne suffiraient pas, à eux seuls, à sauver l'unité et à maintenir le tribunal visible.

« Une souveraineté périodique ou intermittente est une contradiction dans les termes, car la souveraineté doit toujours vivre, toujours veiller, toujours agir. Il n'y a pour elle aucune différence entre le sommeil et la mort. »

Voilà ce que dit la raison.

Et l'Evangile :

« Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre l'Eglise. Mais pourquoi ? A cause de Pierre sur qui elle est fondée.

..... Aucune promesse n'a été faite à l'Eglise séparée de son chef, et la raison seule le devinerait, puisque l'Eglise, comme tout corps moral, ne pouvant exister toute seule, les promesses ne peuvent être faites qu'à l'unité qui disparaît avec le Souverain Pontife. »

Les conciles nationaux auraient-ils, dans l'Eglise, la souveraineté? Moins encore que les conciles généraux. S'il y avait à la fois plusieurs conciles, en divers pays, ils pourraient se contredire : où serait l'infaillibilité? Où serait l'Eglise?

Il en est pour l'Eglise comme pour le pouvoir temporel.

« Supposons que, dans un interrègne, le roi de France étant absent ou douteux, les Etats-Généraux se fussent divisés d'opinions et bientôt de faits, en sorte qu'il y eût eu, par exemple, des Etats-Généraux à Paris et d'autres à Lyon ou ailleurs, *où serait la France?* C'est la même question que la précédente, où *serait l'Eglise?* Et de part et d'autre, il n'y a pas de réponse jusqu'à ce que le Pape ou le roi vienne dire : *Elle est ici.*

« Otez la *reine* d'un essaim, vous aurez des abeilles tant qu'il vous plaira, mais de *ruche*, jamais. »

L'Eglise est donc nécessairement une monarchie, et le Souverain en est nécessairement le Pape.

Les abeilles de l'Eglise ont toujours suivi leur Reine. La doctrine de l'infaillibilité du Pape a toujours été pratiquée. L'histoire le prouve.

Bossuet, qui fait commencer au XIVe siècle, — au concile de Florence — cette doctrine de l'infaillibilité, confond deux idées aussi différentes que celle de croire et celle de soutenir un dogme.

« L'Eglise catholique n'est point argumentatrice de sa nature, elle croit sans disputer ; car *la*

foi est une croyance par amour, et l'amour n'argumente point.

« Le catholique sait qu'il ne peut se tromper ; il sait de plus que s'il pouvait se tromper, il n'y aurait plus de vérité révélée, ni d'assurance pour l'homme sur la terre, puisque *toute société divinement instituée suppose l'infaillibilité*, comme l'a dit excellemment l'illustre Malebranche.

« La foi catholique n'a donc pas besoin, et c'est ici son caractère principal qui n'est pas assez remarqué, elle n'a pas besoin dis-je, de se replier sur elle-même, de s'interroger sur sa croyance et de se demander pourquoi elle croit ; elle n'a point cette inquiétude dissertatrice qui agite les sectes. C'est le doute qui enfante les livres : pourquoi écrirait-elle donc, elle qui ne doute jamais ?

« Mais si l'on vient à contester quelque dogme, elle sort de son état naturel, étranger à toute idée contentieuse ; elle cherche les fondements du dogme mis en problème ; elle interroge l'antiquité, elle crée des mots sur tout, dont sa bonne foi n'avait nul besoin, mais qui sont devenus nécessaires pour caractériser le dogme, et mettre entre les novateurs et nous une barrière éternelle. »

Ainsi ce n'est qu'au XIVe siècle que l'infaillibilité du Pape ayant été mise en doute, il a fallu, pour la première fois, l'affirmer dans un concile ; mais auparavant elle avait toujours été reconnue.

Dans tous les temps, la suprématie du Souverain Pontife a été proclamée. Pour rendre hommage à la chaire de Saint Pierre, l'église d'Orient

est d'accord avec l'église d'Occident, saint Ephrem, saint Grégoire de Nysse, avec Tertullien, saint Irénée, saint Cyprien, saint Augustin, avec Bossuet, dans son *sermon sur l'Unité de l'Eglise* ; le jansénisme de Pascal avec la douceur de saint François de Sales.

« L'aimable et saint Evêque de Genève parcourt les images par lesquelles les écrivains sacrés représentent l'Eglise : « Est-ce une maison ? dit-il. Elle est assise sur son rocher, et son fondement indestructible *qui est Pierre*. Vous la représentez-vous comme une *famille* ? Voyez Notre-Seigneur qui paye le tribut comme chef de la maison, et d'abord après lui saint Pierre, comme son représentant. L'Eglise est-elle une *barque* ? Saint Pierre en est le véritable patron, et c'est le Seigneur lui-même qui me l'enseigne. La réunion opérée par l'Eglise est-elle représentée par une pêche ? Saint Pierre s'y montre le premier, et les autres disciples ne *pêchent* qu'après lui. Veut-on comparer la doctrine qui nous est prêchée (pour nous tirer des *grandes eaux*) au filet d'un pêcheur ? C'est saint Pierre qui le jette ; c'est saint Pierre qui le retire ; les autres disciples ne sont que ses aides ; c'est saint Pierre qui présente les *poissons* à Notre-Seigneur. Voulez-vous que l'Eglise soit représentée par une *ambassade ?* Saint Pierre est à la tête. Aimez-vous mieux que ce soit un royaume ? Saint Pierre en porte les clefs. Voulez-vous enfin vous la représenter sous l'image d'un *bercail d'agneaux et de brebis ?* Saint Pierre en est le

berger et le *pasteur général* sera Jésus-Christ. »

Pascal, en une autre langue, fait entendre la même vérité :

« Il ne faut pas juger de ce qu'est le Pape, par quelques paroles des Pères... mais par les actions de l'Eglise et des Pères et par les canons. Le Pape est le premier. Quel autre est connu de tous ? Quel autre est reconnu de tous, ayant pouvoir d'influer par tout le corps, parce qu'il tient la maîtresse branche qui influe partout. »

Que faut-il penser alors du Concile de Constance qui se déclara supérieur au Pape ?

« ..... Il faut dire que l'assemblée *déraisonna*, comme ont déraisonné, depuis, le long parlement d'Angleterre, et l'assemblée constituante, et l'assemblée législative et la Convention nationale, et les Cinq-cents, et les deux-cents, et les derniers Cortès d'Espagne ; en un mot comme toutes les assemblées imaginables, nombreuses et non *présidées*. »

L'infaillibilité du Pape, reconnue en doctrine, existe en fait. Aucune erreur doctrinale n'est prouvée contre les Papes. Ni le Pape Libère n'a adhéré à l'arianisme, ni le Pape Honorius au monothélisme.

Au contraire, loin du Pape, il n'y a plus une Eglise mais des milliers de chapelles. Qui ne connaît les « variations » du protestantisme, la multiplicité des sectes entre lesquelles il s'émiette en Angleterre et en Amérique ?

Loin du Pape, il n'y a plus de doctrine chré-

tienne ; il n'y a même plus, pour ainsi dire, de foi chrétienne. Aucune autre religion, que le catholicisme appuyé sur l'autorité du Pape, ne peut supporter l'épreuve de la science.

La protestantisme a été tué par la science moderne.

« La science est une espèce d'acide qui dissout tous les métaux, *excepté l'or*... La science et la foi ne s'allieront jamais hors de l'unité.

« On sait ce que dit un jour le bon La Fontaine, en rendant le *Nouveau Testament* à un ami qui l'avait engagé à le lire. « *J'ai lu votre Nouveau Testament : c'est un assez bon livre.* « C'est à cette confession, si l'on y prend bien garde, que se réduit à peu près la foi protestante, à je ne sais quel sentiment vague et confus qu'on exprimerait fort bien par ce peu de mots :

« *Il pourrait bien y avoir quelque chose de divin dans le christianisme.* »

Encore, de nos jours, certains milieux protestants sont allés plus loin. Ainsi en est-il en Norvège. En 1900, à Christiania, quand l'évêque luthérien demanda à un élève en théologie dont il devait faire l'ordination : Croyez-vous à la divinité de Jésus-Christ ? le futur pasteur répondit : « Non ». Il n'en fut pas moins ordonné quelques mois plus tard, après une vague rétractation, et sous la pression d'une campagne qui avait donné tort à l'évêque.

*
* *

La souveraineté spirituelle du Pape, en gouvernant les âmes, se rencontre forcément avec les souverainetés temporelles. Quels rapports a-t-elle avec ces souverainetés ?

Il n'y a point de société sans souveraineté, mais la souveraineté peut avoir ses inconvénients : le problème est de la restreindre sans la détruire, problème difficile.

Dans son domaine, toute souveraineté est toute puissante maîtresse, rien ne la limite, mais dans son cercle légitime.

La légitimité d'un acte d'un souverain ne consiste donc pas à se conduire de telle ou telle manière dans son cercle, mais à n'en pas sortir.

Qui en empêchera le souverain ?

Le peuple ? Le parlement ?

Ce serait l'insurrection, l'anarchie, l'usurpation.

Le moins qui puisse arriver, c'est de changer de maître. Et qui garderait ces gardiens ?

Il y a quelqu'un qui n'est pas partie en cause, qui n'a dans le procès aucun intérêt personnel et sur terre aucune ambition, c'est le Pape ; c'est l'arbitre, le juge idéal.

« La puissance pontificale est par essence le moins sujette aux caprices de la politique. Celui qui l'exerce est toujours vieux, célibataire et prêtre, ce qui exclut les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des erreurs et des passions qui troublent les Etats. Enfin, comme il est éloigné, que sa

puissance est d'une autre nature que celle des souverains temporels, et qu'il ne demande jamais rien pour lui, on pourrait croire assez légitimement que si tous les inconvénients ne sont pas levés, ce qui est impossible, il en resterait du moins aussi peu qu'il est permis de l'espérer, *la nature humaine étant donnée* ; ce qui est pour tout homme sensé le point de perfection.

« Il paraît donc que pour retenir les souverainetés dans leurs bornes légitimes, c'est-à-dire pour les empêcher de violer les lois fondamentales de l'Etat, dont la Religion est la première, l'intervention, plus ou moins puissante, plus ou moins active de la suprématie spirituelle, serait un moyen pour le moins aussi plausible, que tout autre. »

Cette intervention a pu tendre à restreindre dans ses limites la souveraineté temporelle, jamais à la détruire.

« Les Papes ont lutté quelquefois avec des souverains, jamais avec la souveraineté. L'acte même par lequel ils déliaient les sujets du serment de fidélité, déclarait la souveraineté inviolable. Les Papes avertissaient les peuples que nul pouvoir humain ne pouvait atteindre le Souverain dont l'autorité n'était suspendue que par une puissance toute divine ; de manière que leurs anathèmes, loin de jamais déroger à la rigueur des maximes catholiques sur l'inviolabilité des souverains, ne servaient au contraire qu'à leur donner une nouvelle sanction aux yeux des peuples. »

En laissant de côté les guerres d'Italie, dans lesquelles ils agissaient comme souverains temporels, on constate que les Papes ont lutté avec les empereurs ou les rois, pour deux objets incontestablement de leur domaine spirituel, le maintien de la sainteté du mariage — le maintien des lois ecclésiastiques et des mœurs sacerdotales.

Le pouvoir temporel ne peut être soustrait à toute juridiction spirituelle. Ce serait contraire à l'intérêt des peuples et à l'intérêt du Souverain lui-même :

« En général, on nuit à l'autorité suprême en cherchant à l'affranchir de ces sortes d'entraves qui sont établies moins par l'action délibérée des hommes que par la force insensible des usages et des opinions ; car les peuples, privés de leurs garanties antiques, se trouvent ainsi portés à en chercher d'autres plus fortes en apparence, mais toujours infiniment dangereuses, parce qu'elles reposent entièrement sur des théories et des raisonnements *a priori* qui n'ont cessé de tromper les hommes.....

« Lorsqu'on parle de *despotisme* et de *gouvernement absolu*, on sait rarement ce que l'on dit. Il n'y a point de gouvernement qui puisse tout. En vertu d'une loi divine, il y a toujours à côté de toute souveraineté une force quelconque qui lui sert de frein. C'est une loi, c'est une coutume, c'est la conscience, c'est une tiare, c'est un poignard, mais c'est toujours quelque chose.

« Louis XIV s'étant permis un jour de dire

devant quelques hommes de sa cour qu'*il ne voyait pas de plus beau gouvernement que le Sophi*, l'un d'eux, — c'était le maréchal d'Estrées, si je ne me trompe — eut le noble courage de lui répondre : *Mais, Sire, j'en ai vu étrangler trois dans ma vie.*

« Malheur aux princes, s'ils pouvaient tout ! Pour leur bonheur et pour le nôtre, la toute puissance réelle n'est pas possible.

« Or, l'autorité des Papes fut la puissance choisie et constituée dans le moyen âge pour faire équilibre à la souveraineté temporelle et la rendre supportable aux hommes.

« Et ceci n'est encore qu'une de ces lois générales du monde, qu'on ne veut pas observer et qui sont cependant d'une évidence incontestable. »

* * *

Il y a pour les gouvernements une preuve expérimentale. Tout gouvernement est bon, qui est établi et subsiste depuis longtemps, sans contestation.

Or, l'expérience a montré l'excellence de cette juridiction des Papes. Au cours du moyen âge et des temps modernes, les Papes, en de grandes occasions,, ont jugé et condamné les princes, — surtout ceux qui devaient leurs trônes à l'élection, à un contrat dont ils devaient respecter les clauses. Jamais leur droit de juger n'a été contesté par d'autres que les coupables.

L'autorité des Papes a été un frein puissant et économique :

« Combien de crimes elle a empêchés ! et qu'est-ce que ne lui doit pas le monde ? Pour une lutte plus ou moins heureuse qui se montre dans l'histoire, combien de pensées fatales, combien de désirs terribles étouffés dans les cœurs des princes ! Combien de souverains auront dit dans le secret de leurs consciences : « *Non, il ne faut pas s'exposer !* » L'autorité des Papes fut pendant plusieurs siècles la véritable force constituante en Europe. C'est elle qui a *fait la monarchie européenne*, merveille d'un ordre surnaturel, qu'on admire froidement comme le soleil, parce qu'on le voit tous les jours. »

Les Papes ont servi la cause temporelle du genre humain ; ils ont, plus que tous autres, travaillé à la civilisation et au bonheur des peuples.

Les peuples doivent à la papauté : la suppression de l'esclavage, la liberté, le perfectionnement de la morale, l'exaltation de la femme.

La confession, l'état religieux, — cet esclavage volontaire — rendent les plus grands services à l'Etat et à la société.

Toute action d'un Pape contre un Souverain tournait au profit de la Souveraineté. La Papauté a fait l'éducation de la monarchie européenne en lui montrant un juge.

« Les Papes ont élevé la jeunesse de la monarchie européenne. Ils l'ont *faite*, au pied de la

lettre, comme Fénelon fit le duc de Bourgogne. Il s'agissait de part et d'autre d'extirper d'un grand caractère un élément féroce qui aurait tout gâté. Tout ce qui gêne l'homme le fortifie. Il ne peut obéir sans se perfectionner; et par cela seul qu'il se surmonte, il est meilleur. Tel homme pourra triompher de la plus violente passion à trente ans, parce qu'à cinq ou six on lui aura appris à se passer volontairement d'un joujou ou d'une sucrerie. Il est arrivé à la monarchie ce qui arrive à un individu bien élevé. L'effort continuel de l'Eglise, dirigé par le Souverain Pontife, en a fait ce qu'on n'avait jamais vu et ce qu'on ne verra jamais partout où cette autorité sera méconnue. Insensiblement, sans menaces, sans lois, sans combats, sans violence et sans résistance, la grande charte européenne fut proclamée, non sur le vil papier, non par la voix des crieurs publics, mais dans tous les cœurs européens, alors tous catholiques. »

Dans son *Discours préliminaire*, Joseph de Maistre avait déjà noté, en mots frappés comme des médailles, la nécessité de l'alliance de l'Eglise avec la France, et les avantages qu'a trouvés l'Europe à se laisser guider par l'idée religieuse ;

« Sans doute *aucune croisade n'a réussi* ; les enfants mêmes le savent ; mais *toutes ont réussi*, et c'est ce que les hommes mêmes ne veulent pas voir. »

Joseph de Maistre — et Auguste Comte le fera après lui — fait l'éloge de la chrétienté du mo-

yen âge, il précise les conditions de cette « société des nations » : chacun des peuples restait souverain chez lui et tous participaient à une même communauté sociale régie par l'arbitrage pacificateur du pontife de Rome ; cet arbitrage avait des sanctions.

« Toutes les souverainetés chrétiennes étaient réunies par la fraternité religieuse en une sorte de république universelle, sous la suprématie mesurée du pouvoir spirituel suprême. »

Les Papes furent les instituteurs, les tuteurs, les sauveteurs, les véritables génies constituants de l'Europe.

Et ce gouvernement des âmes, si heureusement conduit, ils l'ont exercé par la seule force de la vérité, par le seul rayonnement de la lumière.

Dans un des plus beaux livres de ce temps, *Pie X et Rome*, où se voit l'admirable association des deux beautés, des deux disciplines, l'antique et la chrétienne, — la romaine toujours — M. Camille Bellaigue nous confie qu'il lui arrivait de regarder, de loin, s'allumer, à la tombée du jour, à une fenêtre du Vatican, qu'il connaissait bien, une petite lumière qui veillait dans la nuit sur les maisons et sur le forum : c'est cette lumière du Pape qu'aucun vent ne peut éteindre, qu'aucun nuage ne peut assombrir, qui ne cesse, depuis des siècles, d'éclairer les routes des peuples, le pouvoir des rois, les problèmes et les hésitations des âmes.

Les Considérations sur la France

LE GOUVERNEMENT D'UNE NATION

La mission de la France.
Les caractères de la nation française.
Le gouvernement commandé par ces caractères.

Après l'ordre dans le gouvernement du monde, après l'ordre dans le gouvernement des âmes, voici l'ordre dans le gouvernement d'une nation.

C'est à la fin de 1796 que parurent les *Considérations sur la France*. Il faut regarder cette date, si l'on veut avoir quelque idée de la force du génie de Joseph de Maistre, de la puissance de sa pénétration.

En 1796, la Révolution est victorieuse. Plus de rois. Louis XVI, Marie-Antoinette ont été guillotinés. Louis XVIII est en exil. La Vendée est écrasée. Il y a plus : la bête révolutionnaire s'apprivoise. Après la Convention est venu le Directoire ; la Constitution de 1795, cinq Directeurs, le Conseil des Anciens. Il y a une apparence de gouvernement.

Au dehors, la Révolution s'appelle Jemmapes

et Fleurus ; ses derniers noms sont Castiglione et Arcole. Un jeune général, Bonaparte, va battre les Autrichiens après les Italiens. Toutes les frontières élargies ; le pré carré français, avec la rive gauche du Rhin, la Savoie, Nice ; Pichegru à Amsterdam ; plus de royaume de Hollande ; la République batave : tout a réussi à la Révolution.

Joseph de Maistre est un vaincu. En janvier 1793, il a dû quitter la Savoie, après avoir eu à peine le temps d'embrasser sa dernière fille, Constance, qu'il ne reverra que 21 ans plus tard, en 1814. Séparé des siens, chassé de sa maison, de son pays, il est à Lausanne ; il a vu confisquer ses biens.

« Tous mes biens sont vendus ; je n'ai plus rien », écrit-il à son ami, le baron Vignet des Etoles.

C'est un *réfugié* et nous savons, nous avons vu ce qu'il y a d'accablement dans ce mot.

Et cependant, malgré le triomphe de la Révolution, malgré son propre écrasement à lui-même, malgré les faits qui se voient, Joseph de Maistre annonce sûrement que la Révolution ne durera pas, que la monarchie reviendra.

Est-ce un prophète ? — Non, c'est un penseur qui regarde les lois de l'ordre et de ces lois conclut à ce que sera l'avenir.

Joseph de Maistre étudie d'abord la France et la Révolution en philosophe et moraliste chrétien ; il y recherche les vues de la Providence.

Il raisonne ensuite en politique. d'après la constitution psychologique de la nation française.

I

Au point de vue philosophique et moral

Il nous semble que la révolution va toute seule ; rien ne peut l'arrêter. Ce ne sont pas les hommes qui la mènent, c'est elle qui mène les hommes. Les personnages les plus actifs de la Révolution ont eux-mêmes quelque chose de passif et de mécanique.

« Ce qu'il y a de plus frappant dans la Révolution française, c'est cette force entraînante qui courbe tous les obstacles. Son tourbillon emporte comme une paille légère tout ce que la force humaine a su lui opposer : personne n'a contrarié sa marche impunément. La pureté des motifs a pu illustrer l'obstacle, mais c'est tout ; et cette force jalouse, marchant invariablement à son but, rejette également Charette, Dumouriez et Drouet...

« Les scélérats mêmes qui paraissent conduire la Révolution, n'y entrent que comme de simples instruments... »

Instruments de qui ?

De la Providence.

« Nous sommes tous attachés au trône de l'Etre Suprême par une chaîne souple, qui nous retient sans nous asservir.

« Ce qu'il y a de plus admirable dans l'ordre universel des choses, c'est l'action des êtres libres

sous la main divine. Librement esclaves, ils coopèrent tout à la fois volontairement et nécessairement ; ils font réellement ce qu'ils veulent, mais sans pouvoir déranger les plans généraux... »

En temps ordinaire, la chaîne est souple, nous croyons faire tout nous-mêmes et tout seuls ; mais dans les temps de révolutions, la chaîne se raccourcit, l'action de l'homme s'efface, l'action de la Providence apparaît.

Mais quels sont les desseins providentiels ? — Joseph de Maistre les cherche et les trouve ; toujours à la lumière de l'ordre.

Que veut Dieu dans la Révolution française ? Punir pour régénérer. C'est l'ordre.

..... « Ce ne sont point les hommes qui mènent la Révolution, c'est la Révolution qui emploie les hommes. On dit fort bien, quand on dit *qu'elle va toute seule*. Cette phrase signifie que jamais la Divinité ne s'était montrée d'une manière si claire dans aucun événement humain. Si elle emploie les instruments les plus vils, c'est qu'elle punit pour régénérer. »

La France est donc coupable ? — Oui : elle a failli à sa tâche.

« Chaque nation, comme chaque individu, a reçu une mission qu'elle doit remplir. La France exerce sur l'Europe une véritable magistrature qu'il serait inutile de contester, dont elle a abusé de la manière la plus coupable. Elle était surtout à la tête du système religieux, et ce n'est pas sans raison que son roi s'appelait *très-chrétien* : Bossuet

n'a rien dit de trop sur ce point. Or, comme elle s'est servie de son influence pour contredire sa vocation et démoraliser l'Europe, il ne faut pas être étonné qu'elle y soit ramenée par des moyens terribles. »

La France est l'instrument le plus actif pour le bien ou pour le mal. Roty l'a bien représentée : c'est une *Semeuse* ; elle est faite pour être semeuse de justice, d'idéal, de christianisme. Mais il ne lui fallait pas semer, au lieu de bon grain, l'ivraie ; il ne lui fallait pas prendre le bonnet phrygien !

Rien de grand ne se fait en Europe, sans la France ; mais elle a trahi sa mission. Toute la France, royauté, clergé, aristocratie, bourgoisie ; tous se sont faits, au moins par faiblesse, complices de la philosophie du XVIII[e] siècle.

La France a abusé des forces qui lui ont été données, *des organes de sa mission* :

..... « La Providence qui proportionne toujours les moyens à la fin, et qui donne aux nations, comme aux individus, les organes nécessaires à l'accomplissement de leur destination, a donné à la nation française deux instruments, et pour ainsi dire, deux *bras* avec lesquels elle remue le monde, sa langue et l'esprit de prosélytisme qui forme l'essence de son caractère ; en sorte qu'elle a constamment le besoin et le pouvoir d'influencer les hommes.

« La puissance. J'ai presque dit la *monarchie* de la langue française est visible : on peut, tout au plus, faire semblant d'en douter. Quant à l'es-

prit de prosélytisme, il est connu comme le soleil ; depuis la marchande de mode jusqu'au philosophe, c'est la partie saillante du caractère national.

« Ce prosélytisme passe communément pour un ridicule, et réellement il mérite souvent ce nom, surtout par les formes : dans le fond, cependant, c'est une *fonction*.

La France n'a pas fait son devoir.

Il était nécessaire qu'elle fût punie.

Le châtiment la remettra dans sa route.

Voilà l'explication philosophique de la Révolution.

C'est parce qu'ils sont les agents du châtiment que les Révolutionnaires sont si forts : ils exécutent des arrêts divins.

C'est parce qu'une contre-révolution brusque n'aurait pas laissé au peuple le temps de se guérir, que la Révolution se prolonge.

Mais la Révolution est un châtiment, non un anéantissement, et c'est pour cela que les armées de la Révolution sauvent la France.

Déjà la régénération commence ; déjà la France retourne à sa mission. L'intrépidité des prêtres fidèles, devant la guillotine, est une prédication et aussi la vie des prêtres exilés au milieu des nations protestantes.

« Si la Providence efface, sans doute c'est pour écrire ».

II

Au point de vue politique

Après les raisons morales, écoutons les raisons politiques : les unes et les autres sont d'accord :

La République française peut-elle durer ?

D'abord peut-on dire qu'elle existe ?

Si par République on entend le système représentatif, il existe depuis qu'existent les *communes*. Si l'on parle de gouvernement par le peuple, il n'y en n'a jamais eu et il n'y en aura jamais. Il n'y a jamais eu de grande République. La grande république est impossible. Dans une nation de vingt-quatre millions d'habitants, le peuple sera toujours étranger au gouvernement.

« La question n'est pas de savoir si le peuple français peut être *libre* par la constitution qu'on lui a donnée, mais s'il peut être *souverain*. On change la question pour échapper au raisonnement. Commençons par exclure l'exercice de la souveraineté ; insistons sur ce point fondamental que le Souverain sera toujours à Paris, et que tout ce fracas de représentation ne signifie rien ; que le *peuple* demeure parfaitement étranger au gouvernement ; qu'il est plus sujet que dans la monarchie et que les mots de *grande république* s'excluent comme ceux de *cercle carré*. Or, c'est ce qui est démontré arithmétiquement.

« La question se réduit donc à savoir s'il est de

l'intérêt du peuple français d'être *sujet* d'un directoire exécutif et de deux conseils institués suivant la constitution de 1795, plutôt que d'un roi régnant suivant les formes anciennes.

« Il y a bien moins de difficulté à résoudre un problème qu'à le poser.

« Il faut donc écarter ce mot de *république*, et ne parler que du *gouvernement*. Je n'examinerai point s'il est propre à faire le bonheur public ; les Français le savent si bien ! Voyons seulement si tel qu'il est, et de quelque manière qu'on le nomme, il est permis de croire à sa durée. »

Ce gouvernement-là peut-il durer ?

Il n'a pas en lui de signes de vitalité, et il porte des signes de mort.

Il a pour *origine* le mal.

« Le mal n'a rien de commun avec l'existence ; il ne peut créer, puisque sa force est purement négative.

Le mal est le schisme de l'être ; il n'est pas vrai.

« Or, ce qui distingue la révolution française, et ce qui en fait un *événement* unique dans l'histoire, c'est qu'elle est *mauvaise* radicalement ; aucun élément de bien n'y soulage l'œil de l'observateur ; c'est le plus haut degré de corruption connu ; c'est la pure impureté.

« Dans quelle page de l'histoire trouvera-t-on une aussi grande quantité de vices agissant à la fois sur le même théâtre ? Quel assemblage épouvantable de bassesse et de cruauté ! Quelle profonde immoralité ! Quel oubli de toute pudeur !

« La jeunesse de la liberté a des caractères si frappants, qu'il est impossible de s'y méprendre. A cette époque, l'amour de la patrie est une religion, et le respect pour les lois est une superstition ; les caractères sont fortement trempés, les mœurs sont austères ; toutes les vertus brillent à la fois ; les factions tournent au profit de la patrie, parce qu'on ne se dispute que l'honneur de la servir ; tout, jusqu'au crime, porte l'empreinte de la grandeur.

« Si l'on rapproche de ce tableau celui que nous offre la France, comment croire à la durée d'une liberté qui commence par la gangrène ? ou pour parler plus exactement, comment croire que cette liberté puisse naître (car elle n'existe point encore) et que du sein de la corruption la plus dégoûtante puisse sortir cette forme de gouvernement qui se passe de vertus moins que toutes les autres ?... La verdeur mène à la maturité ; la pourriture ne mène à rien. »

Un signe de vie pour un gouvernement, c'est l'adhésion des citoyens. Mais la Révolution est imposée, elle n'est pas acceptée.

« A-t-on vu..... un gouvernement, et surtout une constitution libre, commencer malgré les membres de l'Etat, et se passer de leur assentiment ? C'est cependant le phénomène que nous présenterait ce météore qu'on appelle *république française*, s'il pouvait durer. On croit ce gouvernement fort, parce qu'il est violent ; mais la force diffère de la violence autant que de la faiblesse, et

la manière étonnante dont il opère dans ce moment, fournit peut-être seule la démonstration qu'il ne peut opérer longtemps. La nation française ne *veut* point ce gouvernement ; elle le *souffre*, elle y demeure soumise, ou parce qu'elle ne peut le secouer, ou parce qu'elle craint quelque chose de pire. La république ne repose que sur ces deux colonnes, qui n'ont rien de réel ; on peut dire qu'elle porte en entier sur deux négations... »

Née du mal, manquant de l'adhésion volontaire de la nation, la Révolution a en elle un autre signe de mort ; un grand anathème pèse sur la république : son irréligion.

La Révolution, c'est la guerre de la philosophie de Rousseau contre le christianisme, c'est la guerre au sacerdoce : Elle dit ce mot isolé dans l'histoire : « La nation ne salarie aucun culte. » Et elle fait les massacres des Carmes. Elle profane les objets du culte et elle adore la déesse Raison.

Elle est la guerre au christianisme.

Or, depuis Dioclétien et Julien l'Apostat, le christianisme a toujours été vainqueur.

Les œuvres qui durent sont celles dans lesquelles l'homme se met, suivant ses forces, en rapport avec le créateur, les œuvres dans lesquelles il y a *du divin*.

Ainsi en est-il des *constitutions politiques*. Celles qui vivent, ce sont celles dans lesquelles il y a du divin, celles qui sont fondées sur l'ordre éternel et ses lois nécessaires.

« L'homme peut tout modifier dans la sphère de son activité, mais il ne crée rien : telle est la loi, au physique comme au moral.

« L'homme peut sans doute planter un pépin, élever un arbre, le perfectionner par la greffe et le tailler en cent manières ; mais jamais il ne s'est figuré qu'il avait le pouvoir de faire un arbre.

« Comment s'est-il imaginé qu'il avait celui de faire une constitution ? Serait-ce par l'expérience ? Voyons ce qu'elle nous apprend.

« Toutes les constitutions libres, connues dans l'univers, se sont formées de deux manières. Tantôt elles ont, pour ainsi dire, *germé* d'une manière insensible par la réunion d'une foule de circonstances que nous nommons fortuites ; et quelquefois elles ont un auteur unique qui paraît comme un phénomène, et se fait obéir. »

Joseph de Maistre énumère alors, dans les deux suppositions, les caractères par lesquels « Dieu nous avertit de notre faiblesse et du droit qu'il s'est réservé dans la formation des gouvernements ».

Voici quelques-uns de ces principes :

« Aucune constitution ne résulte d'une délibération ; les droits des peuples ne sont jamais écrits, ou du moins les actes constitutifs ou les lois fondamentales écrites, ne sont jamais que des titres déclaratoires de droits antérieurs dont on ne peut dire autre chose, sinon qu'ils existent parce qu'ils existent. ..... Dans la formation des

constitutions, les circonstances font tout, et les hommes ne sont que des circonstances.

« ..... Quoique les lois écrites ne soient jamais que des déclarations de droits antérieurs, cependant il s'en faut de beaucoup que tout ce qui peut être écrit le soit ; il y a même toujours dans chaque constitution quelque chose qui ne peut être écrit et qu'il faut laisser dans un nuage sombre et vénérable, sous peine de renverser l'Etat.

« Plus on écrit, et plus l'institution est faible : la raison en est claire. Les lois ne sont que des déclarations de droits, et les droits ne sont déclarés que lorsqu'ils sont attaqués, en sorte que la multiplicité des lois constitutionnelles écrites ne prouve que la multiplicité des chocs et le danger d'une destruction.

.... « Nulle nation ne peut se donner la liberté si elle ne l'a pas... »

..... « Qu'est-ce qu'une constitution ? N'est-ce pas la solution du problème suivant ?

Etant données la population, les mœurs, la religion, la situation géographique, les relations politiques, les richesses, les bonnes et les mauvaises qualités d'une certaine nation, trouver les lois qui lui conviennent. »

Donc la constitution d'une nation est celle qui convient à sa mission providentielle et qui correspond à tous les caractères religieux, moraux, intellectuels, physiologiques de cette nation, aux

particularités physiques du pays, à sa situation géographique et économique.

Ainsi s'opère la conjonction de l'idéalisme le plus chrétien avec le réalisme le plus positif.

C'est le nationalisme intégral. Joseph de Maistre aurait contresigné le mot.

Mais la Révolution Française, qui fait la guerre à Dieu, n'a vu ni la France, ni le Français ; elle a pour charte les *Droits de l'homme* ; elle n'a pensé qu'à l'homme.

« La constitution de 1795, tout comme ses aînées, est faite pour *l'homme*. Or, il n'y a point d'*hommes* dans le monde. J'ai vu, dans ma vie, des Français, des Italiens, des Russes, etc. Je sais même, grâce à Montesquieu, *qu'on peut être Persan* : mais quant à *l'homme*, je déclare ne l'avoir rencontré de ma vie ; s'il existe c'est bien à mon insu.

« Y a-t-il une seule contrée de l'univers où l'on ne puisse trouver un Conseil des Cinq-Cents, un Conseil des Anciens et cinq Directeurs ? Cette constitution peut être présentée à toutes les associations humaines, depuis la Chine jusqu'à Genève, mais une constitution qui est faite pour toutes les nations n'est faite pour aucune : c'est une pure abstraction, une œuvre scolastique faite pour exercer l'esprit d'après une hypothèse idéale, et qu'il faut adresser à l'*homme*, dans les espaces imaginaires où il habite. »

Aussi cette apparence de constitution montre-t-elle des signes nombreux de nullité et de mort.

La Révolution ne croit pas en elle-même.

Elle ne ressemble pas au Créateur qui trouva que son œuvre était bonne. Elle ne se repose pas le septième jour. Ses législateurs ne sont jamais contents d'eux. La multiplicité des lois démontre l'absence d'un vrai législateur. L'Assemblée nationale, du 1er Juillet 1789 au mois d'octobre 1791, a fait

	2557 lois.
L'assemblée législative en onze mois.	1712
La Convention, en 57 mois.	11210
Total.....	15479

Et en cinq ans trois constitutions !

Pas plus que la Révolution ne croit en elle-même, le pays ne croit en elle. — La désaffection est générale. Le peuple ne voit dans un député que la 750e partie du pouvoir de faire beaucoup de mal.

« Je ne sais si je lis bien, ajoute Joseph de Maistre, mais je lis partout la nullité de ce gouvernement.

« Qu'on y fasse bien attention ; ce sont les conquêtes des Français qui ont fait illusion sur la durée de leur gouvernement ; l'éclat des succès militaires éblouit même de bons esprits, qui n'aperçoivent pas d'abord à quel point ces succès sont étrangers à la vitalité de la République. »

Les succès militaires sont dûs à la France et travaillent pour la France.

« Transportons-nous, dit Joseph de Maistre, à

l'époque la plus terrible de la Révolution ; supposons que, sous le gouvernement de l'infernal Comité, l'armée, par une métamorphose subite, devienne tout-à-coup royaliste ; supposons qu'elle convoque de son côté ses assemblées primaires, et qu'elle nomme librement les hommes les plus éclairés et les plus estimables pour lui tracer la route dans cette occasion difficile ; supposons, enfin, qu'un de ces élus de l'armée se lève et dise :

« Braves et fidèles guerriers, il est des circonstances où toute la sagesse humaine se réduit à choisir entre différents maux. Il est dur, sans doute, de combattre pour le Comité de Salut public ; mais il y aurait quelque chose de plus fatal encore, ce serait de tourner nos armes contre lui. A l'instant où l'armée se mêlera de politique, l'État sera dissous ; et les ennemis de la France profitant de ce moment de dissolution la pénètreront et la diviseront. Ce n'est point pour le moment que nous devons agir, mais pour la suite des temps ; il s'agit surtout de maintenir l'intégrité de la France, et nous ne le pouvons qu'en combattant pour le gouvernement, quel qu'il soit ; car, de cette manière, la France, malgré ses déchirements intérieurs, conservera sa force militaire et son influence extérieure. A le bien prendre, ce n'est point pour le gouvernement que nous combattons, mais pour la France et le roi futur, qui nous devra un empire plus grand peut-être que ne le trouva la révolution.

C'est donc un devoir pour nous de vaincre la répugnance qui nous fait balancer. Nos contemporains peut-être calomnieront notre conduite ; mais la postérité lui rendra justice. »

Vous reconnaissez ce langage. Vous retrouvez, en cette page de Joseph de Maistre, une autre voix qui ne fut jamais plus claire et plus forte que depuis août 1914. Les grands penseurs se rencontrent et cela est tout naturel ; il n'y a pas deux manières d'avoir raison ; il n'y a pas deux manières d'être bon Français.

« Cet homme aurait parlé en grand philosophe, dit Joseph de Maistre de ce conseiller royaliste qu'il imagine — et que notre temps a réellement entendu. — Et bien ! continue-t-il, cette hypothèse chimérique, l'armée l'a réalisée, sans savoir ce qu'elle faisait....... »

L'armée révolutionnaire a sauvé la France, mais elle ne peut donner la vie à une Constitution mort-née.

En face d'une constitution qui ne peut vivre, Joseph de Maistre dresse une constitution qui a vécu quatorze siècles, l'ancienne constitution française.

Il en fait ressortir les caractères.

1° La monarchie française avait quelque chose de théocratique :

« Un caractère particulier de cette monarchie, c'est qu'elle possède un certain élément théocratique qui lui est particulier, et qui lui a donné quatorze cents ans de durée ; il n'y a rien de si

national que cet élément. Les évêques, successeurs des Druides sous ce rapport, n'ont fait que le perfectionner.

« Je ne crois pas qu'aucune monarchie européenne ait employé, pour le bien de l'État, un plus grand nombre de pontifes dans le gouvernement civil. Je remonte par la pensée depuis le pacifique Fleury jusqu'à ces Saint Ouën, ces Saint Léger, et tant d'autres si distingués sous le rapport politique dans la nuit de leur siècle ; véritables Orphées de la France, qui apprivoisèrent les tigres et se firent suivre par les chênes : je doute qu'on puisse montrer ailleurs une série pareille.

« Mais, tandis que le sacerdoce était en France une des trois colonnes qui soutenaient le trône, et qu'il jouait dans les comices de la nation, dans les tribunaux, dans le ministère, dans les ambassades, un rôle si important, on n'apercevait pas, ou l'on apercevait peu son influence dans l'administration civile, et lors même qu'un prêtre était premier ministre, on n'avait point en France *un gouvernement de prêtres*. »

2° L'ancienne constitution française était faite d'ordre et d'équilibre.

« Toutes les influences étaient fort bien balancées, et tout le monde était à sa place. »

3° Il y avait à la fois *autorité et mesure*. Le roi avait le pouvoir de faire tout, mais rien *contre les lois du royaume* : rien contre l'ordre de succession au trône, rien contre le consentement de la nation

aux impôts, rien contre le consentement des Etats-Généraux à l'aliénation d'une parcelle de la terre de France, rien contre l'indépendance de la magistrature.

Aussi la monarchie française a-t-elle le témoignage du républicain Machiavel :

« Il y a eu, dit il, beaucoup de rois et très peu de bons rois ; j'entends parmi les souverains absolus, au nombre desquels on ne doit point compter les rois d'Egypte, lorsque ce pays, dans les temps les plus reculés, se gouvernait par les lois, ni ceux de Sparte ; *ni ceux de France*, dans nos temps modernes, le gouvernement de ce royaume étant, de notre connaissance, le plus tempéré par les lois. »

« Le royaume de France, dit-il ailleurs, est heureux et tranquille, parce que le roi est soumis à une infinité de lois qui font la sûreté des peuples. Celui qui constitua ce gouvernement (Je voudrais bien le connaître, demande avec raison Joseph de Maistre, en note) voulut que les rois disposassent à leur gré des armes et des trésors ; mais pour le reste, il les soumit à l'empire des lois. »

En réalité, les lois du roi étaient gouvernées par les lois du royaume, par les lois de l'ordre éternel, voulues par la nature de la terre et des hommes de France.

Quand j'étais enfant et qu'il m'arrivait, devant quelque assiette de cerises, de dire : « Je veux ! », la vieille domestique qui me gardait, après avoir

regardé mon père, ne manquait jamais de répondre :

— Le roi dit : Nous voulons !

Quelle sagesse et quelle vérité dans ce : *Nous* ! « Nous » ce sont les vivants et les morts, ceux d'aujourd'hui et ceux de demain, ceux qui veulent et ceux qui ne savent pas vouloir ; ce « nous » c'est Dieu qui a créé les hommes, les choses et les lois ; « nous » ce sont les choses mêmes, les plus humbles et les plus chères, notre terre et nos bois et l'air même que nous respirons. « Nous voulons » c'est tout cela qui veut, c'est l'ordre éternel, et non le roi, qui commande. Qui donc n'obéirait pas ? Et joyeusement ?

Ainsi les sentiments des humbles se trouvent d'accord avec la raison d'un Joseph de Maistre. Les convictions instinctives se revérifient.

L'oiseau de Jean Chouan, c'est l'oiseau de Minerve.

L'examen de la philosophie de Bacon

LE GOUVERNEMENT DE L'ESPRIT

Les Humanités et les Sciences. La Hiérarchie des connaissances humaines.

Joseph de Maistre a rencontré sur sa route des ennemis de l'ordre. Ils ne lui ont jamais fait peur. Mais c'est surtout avec Bacon qu'il a eu bataille.

Déjà, dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, il l'avait pris à partie. Il est revenu plus tard à cet adversaire et, en 1815, il écrivit *l'Examen de la philosophie de Bacon*, qui ne parut que quelques années plus tard.

Joseph de Maistre y fait preuve d'une combativité toute junévile.

« Je ne sais comment je me suis trouvé conduit à lutter mortellement contre le feu chancelier Bacon, — disait-il dans une lettre à un ami (1815). — Nous avons *boxé* comme deux *forts* de Fleet-Street ; et, s'il m'a arraché quelques cheveux, je pense bien aussi que sa perruque n'est plus à sa place. »

La perruque du chancelier encadrait une assez vilaine figure.

Né à Londres le 22 Janvier 1561, il dut à la protection du Comte d'Essex son avancement dans la magistrature. Que fit-il, en 1588, étant avocat au Conseil de la Reine Elisabeth ? Il soutint l'accusation contre son bienfaiteur !

Grand chancelier, sous Jacques VI, il fut condamné pour complicité de concussion à 40.000 livres d'amende et à la prison. Après quelques années, le roi, par pitié, le grâcia. Bacon mourut en 1626.

Après sa mort, par le fait de ses fanatiques, il fut sur le point de voler à Shakespeare sa gloire.

Le dramaturge Bacon n'a point existé ; ce n'est point lui qui a écrit Macbeth, ni Hamlet, ni aucune autre des pièces de Shakespeare, Mme de Chambrun, entre autres, l'a définitivement démontré.

Ce que fut le magistrat et le chancelier, nous venons de le voir.

Le *savant* a fait beaucoup d'expériences ; il n'a fait aucune découverte. Tout au plus a-t-il pressenti l'affinité de la lumière avec le mouvement.

Reste le *philosophe*.

Il a fait beaucoup de bruit, beaucoup d'élèves, beaucoup de mal.

Les ouvrages de Bacon sont écrits les uns en latin, les autres en anglais ; les principaux sont :

Le *Traité de la dignité et de l'accroissement des sciences ;*

Le *Novum organum ;*

La *Sylva sylvarum ;*

L'*Intauratio magna.*

La doctrine de Bacon peut se résumer ainsi :

Tout est à refaire dans les études, dans les connaissances humaines ;

On n'a rien fait pour consoler l'homme ;

Il faut le consoler en lui donnant la nature.

La philosophie n'est pas autre chose que la science de la nature.

Comment acquérir cette science ? Par l'observation, l'expérimentation, l'induction.

Il faut donc :

1° *Observer*, avec attention, patience, pénétration, impartialité.

2° *Faire des expériences* ; anatomiser la nature, pratiquer l'expérimentation complète, l'observation.

3° Consigner les faits sur les *Tables* ; — tables de *présence*, tables d'*absence*, tables de *degrés* ; c'est-à-dire tenir un registre des cas où le phénomène observé ou révélé par l'expérience se montre, de ceux où il ne se montre pas, et aussi de l'intensité plus ou moins grande du phénomène.

4° Les mêmes causes produisant toujours les mêmes effets, arriver des phénomènes aux essences et aux lois, — à l'*induction*.

D'après Bacon, Aristote, avec sa déduction, n'arrive qu'à des *anticipations* ; le *novum organum*, au contraire, conduit à des *interprétations* de la nature.

Les *procédés* de l'observation expérimentale consistent dans le tri des solutions, l'exclusion ou la réjection des solutions fausses. C'est ainsi

que l'on arrive à constater, par exemple, que la chaleur rentre dans le mouvement.

Quant au *but* de l'observation, il se réduit à découvrir les essences.

Il faut *se garder de chercher les causes finales :* Cette recherche s'oppose à la recherche des causes physiques. Se demander : Quand ? Comment ? jamais : Pourquoi ?

La croyance aux intentions est une source d'erreurs scientifiques.

Il ne faut pas mêler la métaphysique ou la religion à la science.

La pensée de Bacon peut se résumer en deux mots :

Une seule science est ouverte à l'homme, une seule lui donne le vrai bonheur ; la *physique* (qui comprend les sciences naturelles,) la science d'observation.

Les autres, le raisonnement, ce n'est qu'amusette.

Joseph de Maistre adresse à Bacon quatre critiques principales :

1° Bacon n'a pas inventé l'observation, ni l'induction ; ce *nouvel outil* de l'intelligence n'est pas nouveau.

2° La méthode baconienne n'a conduit à aucune grande découverte et ne pouvait pas y conduire.

3° Bacon détruit la hiérarchie des connaissances humaines, l'ordre dans les esprits ;

4° Il a avili la science et rabaissé l'homme, en matérialisant la science, en lui défendant de voir

l'intelligence, l'ordre dans le monde, en la séparant des causes finales, de la religion, en l'attachant aux corpuscules et aux atomes.

I

Bacon n'a pas inventé l'observation, ni l'induction

Son *novum organum* n'est nullement un outil nouveau, pour l'esprit humain.

Déjà, dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, Joseph de Maistre avait dit de Bacon :

« Il a l'air d'un homme qui trépigne à côté d'un berceau, en se plaignant que l'enfant qu'on y berce n'est point encore professeur de mathématiques ou général d'armée... Encore la science au commencement du XVII[e] siècle, n'était point du tout au berceau... Le soleil ne s'est pas levé avec Bacon. Il était au moins dix heures du matin. »

Bacon n'est pas le père de la science expérimentale. Il n'a point inventé l'observation, l'expérimentation, l'induction.

L'observation ? — C'est le vieil outil de la pensée humaine. L'homme observe en naissant. L'enfant observe, le sauvage observe. On pourrait presque dire que l'animal observe : n'est-ce pas par l'observation que le chien apprend que le feu brûle et que la perdrix est un gibier ?

L'observation scientifique était pratiquée universellement avant Bacon ou de son temps. Co-

pernic, Galilée, Képler, etc. en faisaient un usage constant et en tiraient le parti que l'on sait. Harvey lui demandait ses découvertes en anatomie et en physiologie. L'idée de l'observation courait le monde.

Les *expériences* ? — De même.

Bodley écrivait à Bacon une lettre que résume ainsi Joseph de Maistre :

« Permettez-moi de vous le dire franchement : je ne puis comprendre vos plaintes. Jamais on ne vit plus d'ardeur pour les sciences que de nos jours. Vous reprochez aux hommes de négliger les expériences et sur le globe entier on ne fait que des expériences. »

L'*induction ?* — Elle est définie par Aristote (qui s'en sert) le sentier qui nous conduit du particulier au général. La mer Adriatique est salée, la mer Baltique est salée, la mer Ionienne est salée : toutes les mers sont salées.

Tout Copernic est fondé sur l'observation et l'induction.

Bacon ne l'a donc point inventée.

L'induction est, d'ailleurs, une méthode légitime de connaissance ; mais elle n'est nullement contraire au syllogisme. C'est un syllogisme contracté. La majeure est toujours : « Les mêmes causes produisent les mêmes effets. »

L'induction repose sur cette pensée : « Il y a un ordre dans le monde ; sur la croyance à des lois générales ; » c'est un acte de foi à l'ordre.

Le philosophe ou le théologien, et le physicien

ou le chimiste sont donc frères et il ne faut point les séparer.

II

La méthode baconienne n'a pas conduit à de grandes découvertes et ne pouvait pas y conduire.

« J'ai inventé un instrument, d'autres s'en serviront, » disait l'auteur du *Novum Organum.*

En fait, Bacon n'est pour rien dans les grandes découvertes, Copernic vivait avant lui. Leibnitz n'en parle pas. Newton, qui traite ex-professo la question de méthode, ne fait aucune allusion *au Novum Organum*. Galilée, Harvey ne l'ont pas connu.

En *logique*, au surplus, la méthode baconienne ne pouvait pas conduire aux découvertes scientifiques. Il n'y a pas et il ne peut pas y avoir de méthode d'inventer. C'est le génie qui trouve la vraie cause et la vraie loi. Et le génie n'est pas seulement « une longue patience ». Voulez-vous l'avis de quelqu'un qui devait s'y connaître, Pasteur ?

« La longue patience, c'est la couveuse qui fait éclore l'œuf ; mais ce n'est pas elle qui l'a pondu, c'est la pensée créatrice, c'est l'illumination subite de l'intelligence. »

Le génie voit du premier coup.

« Il y a une grande analogie entre la grâce et le génie, dit Joseph de Maistre, le génie est une grâce. Le véritable homme de génie est celui qui

agit *par mouvement,* ou par impulsion sans jamais se contempler, sans jamais se dire : « Oui, c'est par mouvement que j'agis. »

« Galilée en voyant osciller la lampe d'une église, Newton en voyant tomber une pomme, Black en voyant une goutte d'eau se détacher d'un glaçon, conçurent des idées qui opérèrent une révolution dans les sciences. Qu'est-ce que Haller n'a pas vu dans un jaune d'œuf ? Tous ces grands hommes ne disposaient pas d'avance dix fois dix expériences *lettrées*, avant de prendre la liberté de faire la moindre découverte. »

La physique était née avant Bacon, et ce n'est pas à sa méthode que l'on doit faire honneur des grandes découvertes.

Joseph de Maistre est plus réaliste, plus scientifique que lui :

« Il y avait, d'ailleurs, dit-il, à l'époque de Bacon, une circonstance importante qu'on n'a point, ce me semble, assez remarquée, circonstance sans laquelle il n'y avait pas moyen d'avancer dans les sciences naturelles et avec laquelle on devait nécessairement y faire les plus grands progrès. L'homme venait de conquérir le verre ; il le connaissait anciennement, mais il n'en était pas le maître. La nature ne le lui donne point, c'est l'homme qui le produit. Le verre est à l'homme autant qu'une chose peut être à lui : c'est l'œuvre de son génie, c'est une espèce de création et l'instrument de cette création, c'est le feu, qui lui-même a été donné

exclusivement à l'homme, comme un apanage frappant de sa suprématie. Les alchimistes s'étaient emparés de cette production merveilleuse ; ils en firent l'objet principal de leurs travaux mystérieux et de leur pieuse science. A genoux devant leurs fourneaux et purifiés d'avance par certaines préparations, ils suppliaient Celui dont le feu a toujours été le plus brillant emblème chez tous les peuples, de les rendre maîtres de cet agent actif et de la masse qu'il tenait en fusion. Enfin, ils nous donnèrent le verre, c'est-à-dire qu'au lieu d'une rareté rebelle, ils en firent une substance vulgaire, docile aux volontés de l'homme. Dès que le verre fut connu, il devint impossible de ne pas connaître ses propriétés les plus importantes. La plus petite boursouflure accidentelle manifestait une puissance amplifiante. On essaya de donner à cet accident une forme régulière : la lentille naquit ou ressuscita. Avec elle naquirent lemicroscope et le télescope, qui est aussi un microscope puisque l'effet commun des deux instruments est d'agrandir sur la rétine la petite image d'un petit objet rapproché ou celle de la petite image d'un grand objet éloigné. Au moyen de ces deux instruments l'homme toucha pour ainsi dire aux deux infinis. A l'aide du verre, il put contempler à son gré l'œil du ciron ou l'anneau de Saturne. Possesseur d'une matière à la fois solide et transparente, qui résistait au feu et aux plus puissants corrosifs, il *vit* ce que jusqu'alors il ne pouvait qu'imaginer ;

il *vit* la raréfaction, la condensation, l'expansion ; il *vit* l'amour et la haine des êtres ; il les vit s'attirer, se repousser, s'embrasser, se pénétrer, s'épouser et se séparer. Le cristal, rangé dans ses laboratoires, tenait sans cesse sous ses yeux et sous sa main tous les fluides de la nature. Les agents les plus actifs, au lieu de ne lui montrer, et même imparfaitement, que de simples résultats, consentirent à lui laisser observer leurs travaux. Comment sa curiosité innée n'aurait-elle pas été excitée, animée, embrasée par un tel secours ? Maître du verre par le feu et maître de la lumière par le verre, il eut des lentilles et des miroirs de toute espèce, des prismes, des récipients, des matras, des tubes, enfin des baromètres et des thermomètres. Mais tout partit primitivement de la lentille astronomique, qui mit le verre en honneur, comme s'il était écrit que, même dans le sens matériel et grossier, toute science doit descendre du ciel.....

« Boerrhave s'écrie quelque part : *Sine vitro quid seni cum litteris ?* Sans le verre que sont les lettres pour les vieillards. » Il eût pu dire avec autant de raison : *Sine vitro quid homini cum rerum naturâ ?* Sans le verre que peut l'homme dans les sciences naturelles. »

« C'est par le génie de quelques véritables savants, c'est par le verre, l'usage du verre qu'il faut expliquer les progrès des sciences naturelles, et non par la méthode de Bacon. »

Il y a cependant quelques corrections légères à

apporter à cet avis de Joseph de Maistre, un peu trop absolu :

1° La méthode de Bacon a son mérite. Bacon n'a pas inventé, mais il a précisé et codifié les procédés de l'expérimentation, en insistant sur le *tri* entre les solutions, l'examen des confirmations et des démentis, l'exclusion des solutions fausses.

Bacon, il est vrai, va trop loin. Il veut qu'on examine *toutes* les solutions fausses. Cela est impossible : il y en a toujours. Il faut s'arrêter quand on a la solution vraie, confirmée par l'expérimentation. Autrement il n'y aurait pas de certitude scientifique.

2° Il n'y a pas de méthode d'inventer, de trouver les grandes lois de la nature.

Mais il y a une méthode pour appliquer ces lois et en tirer parti pratiquement et aussi pour contrôler les hypothèses et faire le tri des solutions.

Bacon, par sa méthode, a donc été utile à la science, mais il lui a fait plus de mal qu'il ne lui a rendu de services.

III

Bacon détruit la hiérarchie des connaissances humaines, l'ordre dans les esprits.

A en croire Bacon, il n'y a qu'une science, la physique. « Les sciences, — la philosophie na-

turelle — sont une pyramide dont l'histoire naturelle est la base, l'étage qui suit la base est la physique et celui qui touche le point vertical est la métaphysique. Quant à ce point même, c'est la loi de la nature et Bacon ne sait trop si l'homme pourra jamais l'atteindre. »

«..... Pour Bacon il n'y a qu'une science, la physique expérimentale ; les autres ne sont pas proprement des sciences, vu qu'elles ne résident que dans l'opinion. Ces sciences sont toujours vides d'œuvres, c'est-à-dire que le théologien, le moraliste, le métaphysicien, etc. ne pourront jamais enfermer une de leurs démonstrations dans un bocal, la soumettre à la filière, au marteau, à l'alambic, etc. Ainsi la certitude n'appartient qu'aux sciences physiques et les sciences morales ne sont que l'amusement de l'opinion.

« Il faut bien se garder de croire que ce système ne soit que ridicule ; il est extrêmement dangereux et tend directement à l'avilissement de l'homme. Les sciences naturelles ont leur prix sans doute ; mais elles ne doivent point être exclusivement cultivées ni jamais être mises à la première place. Toute nation qui commettra cette faute tombera bientôt au-dessous d'elle-même.

« La science a son prix sans doute ; mais elle doit être limitée de plus d'une manière ; car, d'abord, il est bon qu'elle soit restreinte dans un certain cercle dont le diamètre ne saurait être tracé avec précision, mais qu'en général il est dangereux d'étendre sans mesure. Quelqu'un a

fort bien dit, en France, que la science ressemble au feu : concentré dans les différents foyers destinés à le recevoir, il est le plus utile et le plus puissant agent de l'homme. Eparpillé au hasard, c'est un fléau épouvantable.

« ..... Le feu ne doit pas être remis aux enfants...

« Les sciences doivent, en outre, être considérées dans leurs rapports avec les différents ordres de la société. »

L'homme d'Etat, par exemple, ne se prolongera jamais dans les recherches purement scientifiques qui excluent son caractère et son talent.

..... « Il faut de plus que les sciences naturelles soient tenues à leur place, la préséance appartenant de droit à la théologie, à la morale et à la politique. Toute nation où cet ordre n'est pas observé est dans un état de dégradation. D'où vient la prééminence marquée du XVIIe siècle, surtout en France ? De l'heureux accord des trois éléments de la supériorité moderne, la religion, la science et la chevalerie..,..

..... « Une autre considération générale... qui assure une supériorité décidée à la philosophie du XVIIe siècle sur la suivante, c'est que la première paraît dirigée tout entière au perfectionnement de l'homme, au lieu que la seconde est une puissance délétère qui ne tend, en détruisant les dogmes, communs qu'à isoler l'homme, à le rendre orgueilleux, égoïste, pernicieux à lui-même et aux autres ; car l'homme, qui ne vaut que par ce qu'il croit, ne vaut rien, s'il ne croit rien. »

IV

En ne voulant pas voir l'ordre universel, Bacon a rabaissé l'homme au lieu de le consoler ; en attachant la science à la matière, il l'a avilie, au lieu de la perfectionner.

Rien ne déplaisait tant à Bacon que l'union de la science avec la théologie ou la philosophie ; il appelle cette union un mauvais ménage, plus nuisible qu'une guerre ouverte entre les deux puissances.

Il a voulu séparer la science d'avec la religion et marier la science avec la nature.

L'esprit général de la doctrine de Bacon tend à expliquer le monde sans Dieu, à rayer de la liste des connaissances humaines celles qui ont Dieu pour objet.

A entendre Bacon, la physique enferme l'homme dans le cercle des causes secondes, et elle est la grand'mère de toutes les sciences.

« Que deviendra la métaphysique ? disait Bacon. Ne vous en inquiétez pas. La vraie physique une fois trouvée, il n'y aura plus de métaphysique. »

D'après lui, le mouvement théologique avait été fâcheux ; il avait rendu impossible les progrès des sciences.

La doctrine de Bacon, la voici, — et nous l'entendons encore aujourd'hui :

Il ne faut pas chercher l'union entre la religion et la science. L'idée de l'ordre est une illusion ; il faut la supprimer de l'étude des sciences.

L'idée des causes finales est un rémora qui attache au rivage le vaisseau de la science.

Le savant ne doit pas s'occuper de l'invisible.

Bacon était-il volontairement athée ? — Joseph de Maistre le croit. — Mais il exagère, me semble-t-il. Ce qui est certain, c'est que la science de Bacon est athée et sa doctrine scientifique athée. C'est peut-être ce qui a fait son succès.

« Pour lui, dit Joseph de Maistre, celui qui reconnaît une intelligence supérieure dans l'ordre admirable de la nature est un être dépravé, un *théomaque*, un révolté, un nouvel Encelade, qui entasse les causes finales pour s'élever jusqu'au trône de l'Eternel. »

Bacon interdit au savant de chercher des intentions dans l'univers.

Aussi Barthélemy Saint Hilaire[1] l'a-t-il jugé d'un mot : « Bacon a détruit la vraie philosophie et tâché de mettre à sa place la philosophie positive. »

Joseph de Maistre avait déjà dit dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg* (Ve Entretien) :

« Plein d'une rancune machinale (dont il ne connaissait lui-même ni la nature, ni la source) contre toutes les idées spirituelles, Bacon attacha

[1] De la logique en général, Académie des Sciences Morales et politiques, Tome V, pages 189-195.

de toutes ses forces l'attention générale sur les sciences matérielles, de manière à dégoûter l'homme de tout le reste. Il repoussait toute la métaphysique, toute la psychologie, toute la théologie naturelle dans la théologie positive, et il enfermait celle-ci dans l'Eglise avec défense d'en sortir ; il déprimait sans relâche les causes finales, qu'il appelait des *rémoras* attachés au vaisseau des sciences ; et il osa soutenir sans détour que la recherche de ces causes nuisait à la véritable science ; erreur grossière autant que funeste, et cependant, le pourrait-on croire ? erreur contagieuse, même pour les esprits heureusement disposés : au point que l'un des disciples les plus fervents et les plus estimables du philosophe anglais n'a pas senti trembler sa main, en nous avertissant de *prendre bien garde de ne pas nous laisser séduire par ce que nous apercevons d'ordre dans l'univers.*

« Bacon n'a rien oublié pour nous dégoûter de la philosophie de Platon, qui est la préface humaine de l'Évangile, et il a vanté, expliqué, propagé celle de Démocrite, c'est-à-dire la philosophie corpusculaire, effort désespéré du matérialisme poussé à bout, qui, sentant que la matière lui échappe et n'explique rien, se plonge dans les infiniment petits, cherchant, pour ainsi dire, la matière sans la matière et toujours content, au milieu même des absurdités, partout où il ne trouve pas l'intelligence. Conformément à ce système de philosophie, Bacon

engage les hommes à chercher les causes des phénomènes, dans la configuration des atomes ou des molécules constituantes, idée la plus fausse et la plus grossière qui ait jamais souillé l'entendement humain.........

« C'est une très grande erreur que de croire qu'il a influé sur la marche des sciences, car tous les véritables fondateurs de la science le précédèrent ou ne le connurent point. Bacon fut un baromètre qui annonça le beau temps, et parce qu'il l'annonçait on crut qu'il l'avait fait. »

La malfaisance de Bacon a été de refuser de voir dans le monde matériel une intelligence, un ordre, — et de mettre le désordre dans les connaissances humaines.

Qui vaut le plus du monde physique ou de l'homme ?

Qui vaut le plus des sciences qui font connaître les forces morales et intellectuelles et en enseignent le maniement ?

Ce sont les *humanités* qui font l'homme.

Les sciences physiques y ont leur place ; mais elles doivent se tenir à leur place qui n'est pas la première. En tête sont la théologie, la philosophie, la morale, la politique, l'histoire, les belles-lettres. Ce qu'il faut apprendre d'abord, c'est à penser, à agir, pour soi et pour les autres.

Les sciences physiques sont un magnifique outil, mais l'outil n'est rien sans la main, et la main n'est rien sans l'intelligence et la volonté.

Il y a, d'ailleurs, un lien fraternel entre toutes

les connaissances humaines ; elles ne sont pas ennemies : elles sont sœurs. Les mathématiques, la musique, la poésie, par exemple, n'ont-elles pas l'une avec l'autre d'intimes affinités ? Des noms comme Léonard de Vinci et Pascal ne rassemblent-ils l'art, la philosophie et la science et Pasteur, le découvreur du monde des infiniment petits, n'a-t-il pas fait de délicieux portraits au pastel, et ne songea-t-il point à n'être que peintre ?

Mais chaque science doit rester à sa place. C'est l'âme qui est la plus grande force humaine. C'est son âme qu'avant tout l'homme doit vouloir perfectionner.

Qui a défait la Russie ? Les mauvaises idées.

Le dernier quart d'heure de Nogi ? qui le donne ? Est-ce la chimie ? Non, c'est la force morale ; c'est elle qui a toujours le dernier mot.

Et le bonheur, faut-il aller, à la suite de Bacon, le chercher à travers toutes les expériences, à travers le monde ? — Le bonheur ? il est en nous.

Il est bien d'être le maître de la nature, — et l'est-on jamais ? — mais il est mieux d'être le maître de soi.

Les lettres de Joseph de Maistre
à ses filles

LE GOUVERNEMENT DE LA MAISON

L'Éducation des Filles. Le chef-d'œuvre de la femme.
La pensée de Joseph de Maistre.
Le père et le philosophe.
La Reine des lois, des beautés et des forces : la mesure.

« La Bertha » s'est tue, « la Bertha » tueuse de femmes et d'enfants, « la Bertha » barbare et sacrilège, et la pièce de canon qui, la première, l'a fait taire, s'appelait Mireille.

Mireille ! N'est-ce pas une heureuse rencontre ? n'est-ce pas d'un merveilleux symbolisme ?

La culture française a triomphé de la germanique : *Mireille a vaincu Bertha.*

C'est la vérité et plus profondément encore, peut-être, qu'on ne se l'imagine.

Nous devons la victoire à nos chefs, nous la devons à nos soldats. Mais pourquoi se battaient-ils ? Et qui avait formé leurs âmes ?

« Nous nous battons pour défendre ce que nous avons appris sur les genoux de nos mères ». Le mot est d'un général américain et il a été

rapporté par Maurice Barrès, dans l'*Echo de Paris*.

Nous devons la victoire à nos mères. La mère est le premier maître ; c'est sur ses genoux qu'est la première école, la première préparation militaire. C'est elle qui donne le premier et le plus durable armement. L'homme est formé à cinq ans, a dit Joseph de Maistre. Il y a des leçons savantes qui s'effacent, qui se modifient, qui se corrigent ; il y en a une qui ne s'oublie jamais. C'est « ce que nous avons appris sur les genoux de nos mères. »

C'est cette école-là qui a vaincu la science du « Herr Professor ».

Ce sont les mères de France qui ont mis dans les âmes de nos chefs et de nos soldats le sentiment de l'honneur, la loi de la justice, le culte du devoir, et aussi la vaillance, la patience, la force et la gaîté, les vraies armes.

Mères de toutes conditions : veuve d'officier, riche ou pauvre, qui montrais à l'orphelin les épaulettes de celui qui était parti trop tôt avant d'avoir repris l'Alsace, paysanne, qui donnais à ton fils l'amour de la terre, qui croyais l'instruire à bien creuser son sillon et qui lui apprenais, sans le savoir, à bien creuser la tranchée et à y tenir !

Les mères ! nos mères et nos grand'mères, toutes celles qui ont formé l'âme française, car c'est de loin, c'est de l'une à l'autre que la tâche, que cet écheveau d'idéal se passe, comme le flam-

beau des coureurs antiques. — Les mères, on ne les a pas assez remerciées de la victoire.

Mais cette femme de France qui pétrit comme un pain l'âme de France et qui y met son levain, — notre Mireille, puisqu'elle a ce nom, et elle en a cent autres aussi doux, — celle qui fait l'homme et qui fait la nation, comment se formera-t-elle ?

C'est un secret, et Joseph de Maistre le connaît aussi, celui-là. Il s'agit encore de mettre de l'ordre, et non seulement dans l'éducation des filles, mais en même temps dans la maison et dans la cité.

Cette fois, ce n'est pas un livre de Joseph de Maistre qu'il nous faut lire ; nous avons mieux. Nous avons sa conversation avec ses filles, sa correspondance. Quel plus sûr moyen de pénétrer sa pensée sur l'éducation des filles, que de regarder comment il élève les siennes ? Le père complète le philosophe. Nous le voyons appliquer ses principes sur une chair vivante, sur des êtres en corps et en âme.

Adèle de Maistre (Mme Terray) était née le 16 juin 1787 : Constance (Mme la duchesse de Laval-Montmorency), au commencement de 1793, au moment ou Joseph de Maistre quittait la Savoie, chassé par l'invasion révolutionnaire. Il ne la connaissait pas. Il ne revit l'une et l'autre qu'en 1814.

Joseph de Maistre souffrit beaucoup de cette longue séparation d'avec les siens ; mais nous serions presque tentés, égoïstement, de nous en

réjouir, car cette séparation nous a valu des lettres admirables, délicieuses. Toute la correspondance de Joseph de Maistre est, d'ailleurs, une des premières qui soient, par la forme autant que par la pensée : ce grand homme s'y montre ce qu'il était, un brave homme, un esprit aussi séduisant qu'élevé ; simple, familier, tendre pour les siens, bon pour tous. Ce pourfendeur d'idées fausses avait vraiment le droit de dire : « Je n'ai haï que le désordre ».

I

En éducation, comme en toutes choses, il faut considérer le *but*, le *point d'arrivée*.

La première pensée directrice de Joseph de Maistre est celle-ci :

La jeune fille doit être élevée en vue de sa vocation, qui est d'être femme, qui est d'être mère, d'être la reine du foyer et l'éducatrice des enfants, de l'homme.

Il le dit fortement, un peu rudement même : [1]

« Voltaire a dit, à ce que tu me dis (car pour moi, je n'en sais rien ; jamais je ne l'ai tout lu et il y a trente ans que je n'en ai pas lu une ligne) que *les femmes sont capables de faire tout ce que font les hommes*, etc. ; c'est un compliment fait à quelque jolie femme, ou bien c'est une de ces mille et mille sottises qu'il a dites dans sa vie. La vérité

[1] Lettre à Mlle Constance de Maistre (5 novembre 1808).

est précisément le contraire. *Les femmes n'ont fait aucun chef-d'œuvre dans aucun genre.* Elles n'ont fait ni l'Iliade, ni l'Eneïde, ni la Jérusalem délivrée, ni *Phèdre*, ni *Athalie*, ni *Rodogune*, ni le *Misanthrope*, ni *Tartufe*, ni le *Joueur*, [1] ni le *Panthéon*, ni l'église de Saint Pierre, ni la Vénus de Médicis, ni l'Apollon du Belvédère, ni le Persée, ni le *Livre des Principes*, ni le *Discours sur l'Histoire universelle*, ni *Télémaque*. Elles n'ont inventé ni l'algèbre, ni le télescope, ni les lunettes achromatiques, ni la pompe à feu, ni le métier à bas ; etc. Mais elles font quelque chose de plus grand que tout cela ; c'est sur leurs genoux que se forme ce qu'il y a de plus excellent dans le monde : *un honnête homme et une honnête femme.* Si une demoiselle s'est laissée bien élever, si elle est docile, modeste et pieuse, elle élève des enfants qui lui ressemblent et c'est le plus grand chef-d'œuvre du monde. Si elle ne se marie pas, son mérite intrinsèque qui est toujours le même, ne laisse pas aussi que d'être utile autour d'elle, d'une manière ou d'une autre. Quant à la science, c'est une chose très dangereuse pour les femmes. Elle les expose habituellement au petit danger de déplaire aux hommes et aux femmes (pas davantage) : aux hommes qui ne veulent pas être égalés par les femmes et aux femmes qui ne veulent pas être surpassées.

[1] Pourtant, pourrait on dire à Joseph de Maistre, et Sainte Thérèse et ses *Châteaux de l'âme* ? Mais une exception ne détruit pas la portée de l'observation générale.

« Or, voilà le danger, car la femme ne peut être savante impunément qu'à la charge de cacher ce qu'elle sait, avec plus d'attention que l'autre sexe n'en met à le montrer. »

II

L'éducation des filles doit donc être faite en considération de ce qu'elles doivent être. Mais dans l'éducation, comme en tout, il ne suffit pas de regarder le but, le point d'arrivée, il faut aussi considérer le point de départ. L'éducation des filles doit aussi être faite en considération de ce qu'elles sont.

Et voici une seconde pensée directrice de Joseph de Maistre.

La femme n'est pas inégale à l'homme, mais elle en est différente.

Il faut, dans l'éducation des filles, tenir compte de cette différence.

« Tu me demandes, donc, ma chère enfant, [1] après avoir lu mon sermon sur la science des femmes, d'*où vient qu'elles sont condamnées à la médiocrité.* Tu me demandes en cela la raison d'une chose qui n'existe pas et que je n'ai jamais dite. Les femmes ne sont nullement condamnées à la médiocrité ; elles peuvent même prétendre au sublime, mais au sublime *féminin.* Chaque être doit se tenir à sa place et ne pas affecter

[1] Lettre à Constance, St Pétersbourg, 1808.

d'autres perfections que celles qui lui appartiennent. Je possède ici un chien qui s'appelle Biribi et qui fait notre joie ; si la fantaisie lui passait de se faire seller et brider pour me porter à la campagne, je serais aussi peu content de lui que je le serais du cheval anglais de ton frère s'il s'imaginait de sauter sur mes genoux et de prendre le café avec moi. L'erreur de certaines femmes est d'imaginer que pour être distinguées, elles doivent l'être à la manière des hommes. Il n'y a rien de plus faux. C'est le chien et le cheval. Permis aux poètes de dire :

Le donne son venute in excellenza
Di ciascun arte ove hanno porto cura.

« Je t'ai fait voir ce que cela vaut. Si une belle dame m'avait demandé il y a vingt ans : « Ne croyez-vous pas, Monsieur, qu'une dame pourrait être un grand général comme un homme ? » Je n'aurais pas manqué de lui répondre : « Sans doute, Madame. Si vous commandiez une armée, l'ennemi se jetterait à vos genoux, comme j'y suis moi-même ; personne n'oserait tirer et vous entreriez dans la capitale ennemie au son des violons et des tambourins. » Si elle m'avait dit : « Qui m'empèche d'en savoir en astronomie autant que Newton ? » Je lui aurais répondu tout aussi sincèrement : « Rien du tout, ma divine beauté. Prenez le télescope, les astres tiendront à grand honneur d'être lorgnés par vos beaux yeux et ils s'empresseront de vous dire tous leurs secrets. » Voilà

comment on parle aux femmes en vers et même en prose ; mais celle qui prend cela pour argent comptant est bien sotte. Comme tu te trompes, ma chère enfant, en me parlant du *mérite un peu vulgaire de faire des enfants !* Faire des enfants, ce n'est que de la peine ; mais le grand honneur est de faire des hommes et c'est ce que les femmes font mieux que nous. Crois-tu que j'aurais beaucoup d'obligations à ta mère si elle avait composé un roman, au lieu de faire ton frère ? Mais faire ton frère, ce n'est pas le mettre au monde et le poser dans son berceau, c'est en faire un brave jeune homme qui croit en Dieu et n'a pas peur du canon. Le mérite de la femme est de régler sa maison, de rendre son mari heureux, de le consoler, de l'encourager et d'élever ses enfants, c'est-à-dire de *faire des hommes !*..... Quand tu parles de l'éducation des femmes qui éteint le génie, tu ne fais pas attention que ce n'est pas l'éducation qui produit la faiblesse, mais que c'est la faiblesse qui souffre de cette éducation. S'il y avait un pays d'amazones qui se procurassent une colonie de petits garçons pour les élever comme on élève les femmes, bientôt les hommes prendraient la première place et donneraient le fouet aux amazones. En un mot la femme ne peut être supérieure que comme femme ; mais dès qu'elle veut émuler l'homme, c'est un singe.

« Adieu, petit *singe*. Je t'aime presque autant que *Biribi*, qui a cependant une réputation immense à Saint-Pétersbourg. »

III

Conclusion : il ne faut pas que la femme veuille faire tout ce que fait l'homme ; il ne faut pas qu'elle soit une femme savante.

Pourquoi ?

Parce que cela la détournerait de sa vocation ;

Parce qu'elle irait au rebours de ce qui convient à sa nature de femme. [1]

« J'ai vu par ta dernière lettre, ma chère enfant, que tu es toujours un peu en colère contre mon impertinente diatribe sur les femmes savantes ; il faudra cependant bien que nous fassions la paix, au moins avant Pâques, et la chose me paraît d'autant plus aisée qu'il me paraît que tu ne m'as pas bien compris.

« Je n'ai jamais dit que les femmes soient des singes : je les ai toujours trouvées incomparablement plus belles, plus aimables et plus utiles que les singes. J'ai dit seulement et je ne m'en dédis pas, que les femmes qui veulent faire les hommes ne sont que des singes : or c'est vouloir faire l'homme que de vouloir être savante. Je trouve que l'Esprit-Saint a montré beaucoup d'esprit dans ce portrait, qui te semble, comme le mien, un peu triste.

« J'honore beaucoup cette demoiselle dont tu me parles, qui a entrepris un poème épique ; mais

[1] Lettre à Constance, St-Pétersbourg, 11 août 1809.



Dieu me garde d'être son mari !... Dès que ce poème épique sera achevé, ne manque pas de m'avertir ; je le ferai relier avec *La Colombiade* de Madame du Bocage...

« Ce qu'il y a de mieux dans ta lettre et de plus *décisif*, c'est ton observation sur les matériaux de la création humaine. A le bien prendre, il n'y a que l'homme qui soit vraiment *cendre et poussière.* Si on voulait même lui dire ses vérités en face, il serait *boue* ; au lieu que la femme fut faite d'un limon déjà préparé et élevé à la dignité de *côte*... Au reste, ma chère enfant, tu n'en diras jamais assez à mon gré sur la noblesse des femmes (même bourgeoises) ; il ne doit y avoir pour un homme rien de plus excellent qu'une femme ; tout comme pour une femme, etc. Mais c'est précisément en vertu de cette haute idée que j'ai de ces *côtes sublimes*, que je me fâche sérieusement lorsque j'en vois qui veulent devenir *limon primitif.* Il me semble que la question est tout à fait éclaircie. »

Joseph avait déjà dit à sa fille aînée : [1]

« Tu as probablement lu dans la *Bible*, ma chère Adèle : « *La femme forte entreprend les ouvrages les plus pénibles et ses doigts ont pris le fuseau.* » Mais que diras-tu de Fénelon, qui décide avec toute sa douceur : *La femme forte file, se cache, obéit, et se tait.* » Voici une autorité qui ressemble fort peu aux précédentes, mais qui a bien son prix

[1] Lettre à Adèle de Maistre, 26 décembre 1804.

cependant : c'est celle de Molière, qui a fait une comédie intitulée les *Femmes Savantes*. Crois-tu que ce grand comique, ce juge infaillible des ridicules, eût traité ce sujet, s'il n'avait pas reconnu que le titre de femme savante est, en effet, un ridicule ? Le plus grand défaut pour une femme, ma chère enfant, *c'est d'être homme*. Pour écarter jusqu'à l'idée de cette prétention défavorable, il faut absolument obéir à Salomon, à Fénelon et à Molière ; ce trio est infaillible. Garde-toi bien d'envisager les ouvrages de ton sexe du côté de l'utilité matérielle, qui n'est rien ; ils servent à prouver que tu es femme et que tu te tiens pour telle et c'est beaucoup. Il y a d'ailleurs, dans ce genre d'occupation, une coquetterie très fine et très innocente. En te voyant coudre avec ferveur on dira : « Croiriez-vous que cette demoiselle lit Klopstock et le Tasse ? » Et lorsqu'on te verra lire Klopstock et le Tasse on dira : « Croiriez-vous que cette demoiselle coud à merveille ? » Partant, ma fille, prie ta mère, qui est si généreuse, de t'acheter une jolie quenouille, un joli fuseau ; mouille délicatement le bout de ton toigt et puis vrrr ! tu me diras *comment les choses tournent*. »

Si la femme se laissait absorber par la science, c'en serait fini de sa vraie vocation.

Un Français qui a de bons yeux et qui revenait de cette Amérique, de qui nous avons souvent à apprendre... ce qu'il ne faut pas faire, rapportait, il y a quelques jours, qu'aux Etats-Unis 95 0/0 des professeurs de l'enseignement primaire et de

l'enseignement primaire supérieur, pour les garçons comme pour les filles, sont des femmes. Voilà une idée dont nous pourrions, en une certaine mesure, faire notre profit en France. Mais voici le revers de la médaille : ces professeurs-femmes, — ou tout au moins beaucoup d'entre elles, — trouvent trop au-dessous d'elles la maternité et le ménage : elles ne veulent pas se marier.

Est-ce un progrès pour la femme ? Et pour la société ?

*
* *

Joseph de Maistre ne veut donc point de « femmes savantes. » Mais comment faut-il entendre sa pensée ? Est-ce pour les femmes une interdiction de la science.

Nullement. Ce qu'il demande, c'est la modération. *Sapere sapienter* — être sage sagement, dit Saint Paul.

Ce que Joseph de Maistre condamne, c'est l'excès, la « femme savante » de Molière, la science qui supprime le reste, la science qui s'affiche.

Ce qu'il veut, c'est la mesure : une femme instruite, pas une femme pédante.

« Tu penses bien, ma chère Adèle, que je ne suis point ami de l'ignorance ; mais dans toutes les choses il y a un milieu qu'il faut savoir saisir ; le goût et l'instruction, voilà le domaine des femmes. Elles ne doivent point chercher à s'élever jusqu'à la science, ni laisser croire

qu'elles en ont la prétention (ce qui revient au même, quant à l'effet) ; et à l'égard même de l'instruction qui leur appartient il y a beaucoup de mesure à garder ; une dame, et plus encore une demoiselle, peuvent bien la laisser apercevoir, mais jamais la montrer. [1]

..... Ma chère enfant, dit de même Joseph de Maistre à Constance [2] il ne faut rien exagérer : je crois que les femmes, en général, ne doivent point se livrer à des connaissancs qui contrarient leurs devoirs, mais je suis fort éloigné de croire qu'elles doivent être parfaitement ignorantes. Je ne veux pas qu'elles croient que Pékin est en France; ni qu'Alexandre le Grand demanda en mariage une fille de Louis XIV. La belle littérature, les moralistes, les grands orateurs, etc. suffisent pour donner aux femmes toute la culture dont elles ont besoin. »

Cette mesure doit être considérée *quant à la situation et quant à la personne*.

Quant à la personne. — Précisément, si l'on veut bien comprendre la pensée de Joseph de Maistre et la mettre au point, il faut se souvenir que nous ne sommes pas en présence d'une étude de lui sur la question, d'une étude s'appliquant à tous les cas et à toutes les jeunes filles ; il ne parle ici qu'à ses deux filles Adèle et Constance, et pour elles, et en considération de leurs dispositions personnelles.

[1] Lettre à Adèle, 26 décembre 1804.
[2] Lettre à Constance, St-Pétersbourg, 1808.

Or, toutes deux sont emportées par le désir de savoir. Il ne faut pas les pousser à apprendre ; il faut les retenir. On comprend pourquoi le père noircit un peu le tableau, et grossit légèrement les méfaits de la science.

Adèle travaille trop ; elle a — c'est son professeur qui le dit — une « excessive application » ; elle va se rendre malade ; et, d'autre part, ses goûts intellectuels font déjà parler d'elle.

« J'ai été enchanté, lui écrit son père, [1] des progrès que tu fais dans le dessin et de ton goût pour les belles choses ; mais j'ai, sur tout cela, une terrible nouvelle à te donner : c'est qu'il faut t'arrêter et consacrer une grande partie de ton temps à l'oisiveté ; ta santé l'exige absolument. Je te prie donc, ma chère enfant, de faire tes efforts pour devenir sotte, au moins jusqu'à un certain point. Il faut te jeter chaque jour dans le fauteuil douillet de l'ignorance, en répétant, si tu veux, pour t'encourager, un adage de notre amie commune, feu Madame la Marquise de Sévigné : *Bella cosa far niente.* Autrement, tu t'effileras et tu ne seras plus qu'un petit bâton raisonnable, raisonnant ou raisonneur, ce qui me fâcherait beaucoup. J'ai dit le surplus à ta mère ; ne prends pas cela pour un badinage : l'excès d'application pourrait te faire beaucoup de mal. Je me recommande à mon ami Rodolphe, pour te faire la leçon sur cet article ; c'est

[1] Lettre à Adèle de Maistre, 12 août 1804.

lui qui possède le plus grand moyen de conviction, je veux dire la persuasion. J'ai peur, entre nous, que ceci soit un peu impertinent ; excuse-moi auprès de lui comme tu pourras. »

« ..... Dans une de mes précédentes lettres, je t'ai détaillé mes craintes. Ton oncle, qui est un grand physicien, pense aussi qu'il ne faut pas que tu grossisses ta cervelle aux dépens des autres convexités de ton corps. Si je pouvais mettre ce péril à part, je serais très partisan de l'allemand ; mais il faut faire, comme dit le proverbe, vie qui dure. Je ne puis donc que te recommander respectueusement à Madame la Comtesse, afin qu'elle *se* daigne ne pas te pousser au désespoir par trop de rigueur. On pourrait par exemple, suivre la chose et seulement pour te tenir en haleine ; ne prendre que trois ou quatre leçons par semaine et, ces jours-là, supprimer d'autres occupations. Voilà à peu près mon idée, mais cependant je m'en rapporte en définitive à ta gouvernante, que je ne puis honnêtement congédier, vu le service qu'elle m'a rendu le 16 juin 1787 et tant d'autres encore »[1].

Avec la santé, il y a encore un autre motif pour retenir Adèle :

« Voilà, je crois, ma très chère enfant, le premier sermon que je t'aurai adressé de ma vie ; et encore il te fait honneur, puisqu'il ne roulera guère que sur l'excès du bien. Je suis enchanté de ton goût

[1] Lettre à Adèle de Maistre, le 17 septembre 1804. Le 16 juin 1787, en la date de la naissance d'Adèle de Maistre.

pour la lecture et, jusqu'à présent, je n'avais pas fait grande attention au dégoût qui en résulte pour les ouvrages de ton sexe ; mais comme tu as déjà bâti d'assez bons fondements et que je crains que tu ne sois entraînée trop loin, je veux te dire ma pensée sur ce point important, d'autant plus que par certaines choses qui me sont revenues par ricochet, je vois que certaines gens commencent à raisonner sur tes goûts [1].

Trois ans plus tard, le professeur d'Adèle se plaint, mais de quoi ? :

« Voici, ma petite enfant, quelques ouvrages ou pour parler plus correctement, deux ouvrages de Monsieur ton oncle pour ton maître, M. Bussolini, qui se plaint beaucoup de ton excessive application. Ce crime n'est pas commun, cependant c'est un crime, contre toi-même à la vérité et non contre les autres ; mais enfin c'est un crime ; il y a longtemps que je t'ai annoncé la punition. »

Adèle, si on ne l'arrêtait dans sa passion d'apprendre, deviendrait un « bâton raisonnable, raisonnant ou raisonneur. Constance, elle, deviendrait orgueilleuse, insupportable.

« La femme, lui dit Joseph de Maistre, [2] ne peut être savante impunément qu'à la charge de cacher ce qu'elle sait... Sur ce point, ma chère enfant, je ne te crois pas forte ; ta tête est vive,

[1] Lettre à Adèle, 26 décembre 1804.

[2] Lettre à Adèle de Maistre, 5 novembre 1808.

ton caractère décidé : je ne te crois pas capable de te mordre les lèvres lorsque tu es tentée de faire une petite parade littéraire. Tu ne saurais croire combien je me suis fait d'ennemis, jadis, pour avoir voulu en savoir plus que nos bons Allobroges. J'étais cependant bien réellement homme, puisque depuis j'ai épousé ta mère. Juge de ce qu'il en est d'une petite demoiselle qui s'avise de monter sur le trépied pour rendre des oracles ! Une coquette est plus facile à marier qu'une savante ; car pour épouser une savante, il faut être sans orgueil, ce qui est très rare ; au lieu que pour épouser la coquette, il ne faut être que fou, ce qui est très commun. Le meilleur remède contre les inconvénients de la science, c'est précisément le taconage [1], dont tu ris. Il faut même y mettre de l'affectation avec toutes les commères possibles.

« Le fameux Haller était un jour à Lausanne, assis à côté d'une respectable dame de Berne, très bien apparentée, au demeurant *cocasse* du premier ordre. La conversation tomba sur les gâteaux, article principal de la constitution de ce pays. La dame lui dit qu'elle savait faire quatorze espèces de gâteaux. Haller lui en demanda le détail et l'explication. Il écouta patiemment jusqu'au bout, sans la moindre distraction et sans le moindre air de berner la Bernoise. La *sénatrice* fut si enchantée de la *science* et de la courtoisie

[1] Mot piémontais, qui signifie *ravaudage*.

de Haller, qu'à la première élection elle mit en train tous ses cousins, toute sa clique, toute son influence, et lui fit avoir un emploi que jamais il n'aurait eu sans le beurre, et les œufs, et le sucre, et la pâte d'amande, etc.

« Au reste, j'avoue que si vous êtes destinées l'une et l'autre à ne pas vous marier, comme il paraît que la Providence l'a décidé, l'*instruction* (je ne dis pas *la science*) peut vous être plus utile qu'à d'autres ; mais il faut prendre toutes les précautions possibles pour qu'elle ne vous nuise pas. Il faut surtout vous taire et ne jamais citer, avant que vous soyez *duègnes*.

« ..... Je ne te gronde point dans cette lettre sur ta *gloriomanie* : c'est une maladie comme la fièvre jaune ou la pleurésie ; il faut attendre ce que pourront la nature et les remèdes [1]. »

Ainsi Joseph de Maistre défend la santé d'Adèle ; il combat la « gloriomanie » de Constance. C'est le devoir d'un père, et c'est l'intérêt de ses filles.

Voilà la raison de ses « sermons. » Voilà ce qu'il faut se dire pour mettre au point la pensée de Joseph de Maistre ; le père parle autant que le philosophe,

*
* *

Joseph de Maistre est un ennemi de l'excès, dans l'instruction des filles, parce qu'il est l'ennemi du désordre.

[1] Lettre à Constance de Maistre, 18 décembre 1810.

Mais un ennemi de cette instruction ?

Regardez ses filles, simplement au travers de sa correspondance.

Ecoutez ce qu'il dit lui-même :

A peine l'intelligence s'éveille-t-elle en elles qu'il songe à ce qu'elles apprendront. Il craint de les voir rester gauches, automates.

« Je désirerais aussi le sort *du petit chat* si mes enfants étaient gauches, insensibles, médiocres, comme tant d'autres automates baptisés que je connais, écrit-il à sa sœur [1] et quand je vois ces petits êtres donner le moindre signe de parenté avec leurs tantes qui m'ont tant gâté, je suis aussi heureux qu'on peut l'être. Je t'avoue que depuis quelque temps je trouvais à ma petite Adèle une certaine torpeur qui m'inquiétait ; il y a peut-être dans ses veines quelques atomes massifs. quelques miasmes de Saint-Alban, qui circulent avec le soufre de Provence : on ne saurait donc trop l'agiter, l'électriser de toute manière, car le repos ne lui vaut rien. Eh ! que deviendrais-je, si à dix-huit ans, elle n'aimait ni le voyage de Meillerie, ni le berger de Thompson, ni les grandes herbes de *Werther*, ni les colonnes doriques ?..... »

Le soufre de Provence, c'est ce qui brille dans l'âme de Mireille, lueur douce ou grande flamme.

Elle n'a pas trois ans, cette Adèle, et déjà Joseph de Maistre parle de ce qu'elle saura à dix-

[1] Lettre à Mlle Thérèse de Maistre, 4 mai 1790.

huit, en littérature étrangère et en art grec. Quel ennemi de l'instruction des filles !

Elle a dix ans, quand il lui donne cette leçon pratique d'utilisation des textes :

« J'ai été très content, ma bonne petite Adèle, de l'extrait du *Rédacteur* que tu m'as envoyé. Il est très bien choisi et contient des vérités intéressantes. Quand on cite les journaux, il faut citer le jour et l'an, et même le numéro, si l'on peut, pour le retrouver à volonté ; par exemple ; *Rédacteur* du samedi 27 mai 1797, N° 185. Quand il s'agit de livres, on cite le tome, le chapitre et quelquefois la page. Voilà, mon enfant, une petite leçon que je te donne en passant ; car, en te louant sur ce que tu fais de bien, je tâche toujours de te conduire à faire encore mieux : rien ne me faisant plus de plaisir que d'avoir de nouvelles raisons de t'aimer » [1].

Et il s'amuse à lui conjuguer le verbe *chérir* :

« Je te *chéris*, ma chère Adèle ; tu me *chéris*, aussi et maman te *chérit* ; nous vous *chérissons* également, Rodolphe et toi, parce que vous êtes tous les deux nos enfants, etc..

Constance a cinq ans, quand Joseph de Maistre parle avec elle de son application et de ses dispositions :

« Ma chère petite amie, je te recommande de tout mon cœur d'être bien sage, bien douce, bien obéissante avec tout le monde, mais surtout

[1] Lettre à Adèle, 3 juin 1797.

avec ta bonne maman et tes tantes qui ont tant de bonté pour toi ; toutes les fois qu'elles te font une caresse, il faut que tu leur en rendes deux, une pour toi et une pour ton papa. J'ai bien ouï dire par le monde qu'une certaine demoiselle te gâtait un peu ; mais ce sont des discours de mauvaises langues que le bon Dieu ne bénira jamais. Si tu en entends parler, tu n'as qu'à dire que les enfants gâtés réussissent toujours. Je ne veux point que tu te mettes en train pour répondre à cette lettre ; je sais que ta bonne maman veut ménager ta petite taille et elle a raison. Tu m'écriras quand tu seras plus forte ; en attendant, je suis bien aise de savoir que tu aimes beaucoup la lecture et que tu sais ton Télémaque sur le bout du doigt. Je voudrais aussi te demander si tu n'as point eu peur quand tu as vu Mentor jeter ce pauvre Télémaque dans l'eau, tête première, pour l'empêcher de perdre son temps. Ah ! jamais ta tante Nancy n'aurait fait un coup de cette sorte ! Un bon oncle, que tu ne connais pas encore, te portera bientôt de ma part un livre qui t'amusera beaucoup ; il est tout plein de belles images, et, dès qu'on t'aura expliqué comment il faut te servir du livre, tu pourras t'amuser toute seule. Adèle et Rodolphe s'en sont bien divertis ; à présent, c'est ton tour : je te le donne et quand tu le feuilleteras, tu ne manqueras jamais de penser à ton papa.

« Ta maman, ton frère, ta sœur t'embrassent de tout leur cœur ; et moi, ma chère enfant, juge

si je t'embrasse, si je te serre sur mon cœur, si je pense à toi continuellement ! Adieu, mon cœur, adieu, ma Constance. Mon Dieu, quand pourrai-je donc te voir [1]. »

A Adèle il donne deux leçons : une de douceur, une de grammaire [2] :

« ... Ce souper à six heures, le coucher à huit sont bien difficile à digérer, [3] mais je crois que cette gêne passagère ne te sera point du tout inutile. Se vaincre, se plier aux circonstances, est un devoir pour tout le monde, mais surtout pour les femmes. Si la bonne dame dont tu me parles te quercile sur une mode indifférente, dis-lui qu'elle a raison. Fais-mieux encore, parais le lendemain accoutrée différemment. Tu sais fort bien les béatitudes de l'Evangile ; mais il n'est pas défendu d'en savoir d'autres, comme par exemple : *Heureuses les femmes douces, parce qu'elles possèderont les cœurs.* Voilà un sujet de méditation que je t'envoie, quoique tu sois dans un couvent. Quand tu sentiras que ton petit nerf impertinent se met en train, applique tout de suite ma lettre comme on met de la mauve sur une inflammation. Mande-moi si tu fais toujours la petite statue, lorsqu'il s'agit de parler, et surtout de parler italien. Je t'écrirai une autre longue lettre sur la vertu des langues...

[1] Lettre à Constance, 13 janvier 1802.

[2] Lettre à Adèle de Maistre 14 décembre 1802.

[3] Adèle faisait son éducation dans un couvent de Turin.

« ... Pour revenir aux lettres, je suis fort content des tiennes. Le style est bon et fait mine de se perfectionner. Je *dirais*, je *ferais*, au futur, ne sont que des distractions ! il suffit d'être attentive. Il faut que Madame de F... te prête de nouveau *Marie de Rabutin-Chantal*, je te déclare d'avance très solennellement qu'il me suffit que tu écrives comme elle ; je ne suis pas comme ces gens qui ne sont jamais contents... »

Parlant encore à Adèle, Joseph de Maistre est heureux de la voir étudier la sphère : il va presque jusqu'à préférer ces fuseaux-là (ceux de la sphère) à ceux de la femme forte !

« Quand ta mère devrait en être jalouse, c'est par toi que je veux commencer, ma bien-aimée Adèle ; je veux te remercier de ta jolie page du 3 septembre qui m'a fait un plaisir infini. Je sais bien que tu es *sotte*, que tu ne sais ni *parler*, ni *caresser*, que tu es *cruelle*, *barbare*, *traîtresse*, etc. n'importe, l'amour est aveugle et cette passion de la cité d'Aoste dure toujours ; enfin je t'épouserais, si je n'étais pas marié. Tu m'as fait grand plaisir de me faire un détail de tes études. J'approuve surtout le petit cours de sphère ; et telle est ma corruption que je serais prêt à préférer les fuseaux dont tu me parles à ceux de la femme forte tant célébrés par Salomon... » [1]

Il a eu une autre joie : la première lettre de Constance et il cherche à y voir la figure de sa fille :

[1] Lettre à Adèle 19 octobre 1803.

« Je viens à toi, ma chère inconnue. Combien je suis charmé de voir ton écriture en attendant que je puisse voir ton petit visage et le baiser tout à mon aise ! Te voilà donc grande fille, ma bonne petite Constance, tout empressée de bien faire et de t'instruire ; tu as retrouvé ta maman, ta vraie maman, et ta sœur que tu ne connaissais pas. Tu les aimes déjà à ce qu'on m'a dit, autant que si tu avais passé ta vie avec elles. C'est d'un bon augure pour moi, je mourais de peur que tu n'aimasses pas assez ton vieux papa quand tu le verrais.....

« Adieu, mon petit cœur, je t'embrasse amoureusement. Parle souvent de moi avec ta maman, ton frère et ta sœur ; et quand vous êtes à table ensemble, ne manquez jamais de boire le premier coup à ma santé. »

Voilà ce qu'est le terrible philosophe. Mais l'ennemi de l'instruction des filles, écoutez le parler avec ses filles, à lui, de littérature, d'art, de critique littéraire, de philosophie, etc., d'Homère, puis du Tasse.

A Adèle : [1]

« Parlons encore un peu de littérature (Remarquez cet encore). Tu me cites un beau passage *sur* Homère ; pour te payer je t'en cite un d'Homère. Un Athénien qui vit pour la première fois le fameux Jupiter de Phidias, dit à l'artiste dans un accent d'enthousiasme : « Où

[1] Lettre à Adèle, 12 août 1804.

donc as-tu vu Jupiter, homme étonnant ? es-tu monté sur l'Olympe ? » Phidias répondit : « Je l'ai *vu* dans ces quatre vers d'Homère : »

« Il dit et le froncement de ses sourcils annonça ses volontés. Sa chevelure parfumée d'ambroisie s'agita sur la tête de l'immortel, et, d'un signe de cette tête, il ébranla l'immense Olympe. »

Et Joseph de Maistre de continuer : «.... As-tu lu l'*Iliade* et l'*Odyssée* ? Il faut les lire.... Il y a trente mille traductions d'Homère ; il faut lire celle de Bitaubé.... Je loue beaucoup ton goût pour le Tasse ; cependant l'inexorable juge du dix-septième siècle a dit : « Clinquant du Tasse, or de Virgile. »

Un homme comme Boileau peut bien avoir tort, mais jamais tout-à-fait tort.....»

Joseph de Maistre, — qui s'en étonnera ? — a la passion de Racine [1].

« Tu diras à qui je n'ai pu tout dire dans une feuille, que je l'exhorte à continuer son travail sur les poètes français. Qu'il se les mette dans la tête, surtout l'inimitable Racine : n'importe qu'il ne le comprenne pas encore. Je ne le comprenais pas lorsque ma mère venait le répéter sur mon lit, et qu'elle m'endormait, avec sa belle voix, au son de cette incomparable *musique*. J'en savais des centaines de vers avant de savoir lire, et c'est ainsi que mes oreilles, ayant *bu* de bonne heure cette ambroisie, n'eut jamais pu souffrir la piquette......»

[1] Lettre à Adèle de Maistre, St-Pétersbourg, 1804.

Sur Alfiéri :[1]

«...... Je suis grandement aise que tu comprennes parfaitement et que tu goûtes notre dantesque Alfiéri ; il ne faudrait pas cependant l'aimer trop. Sa tête ardente avait été totalement pervertie par la philosophie moderne. Veux-tu voir d'un premier coup d'œil son plus grand défaut, c'est que le résultat de la lecture de tout son théâtre est qu'on n'aime pas l'auteur..... Aucun juge sage et instruit ne pardonnera à Alfiéri d'avoir falsifié l'histoire pour satisfaire l'extravagance et les préjugés stupides du XVIII[e] siècle.... J'aime bien qu'on fasse des tragédies sans amour, comme Athalie, Esther, Mérope, la Mort de César, mais j'aime mieux l'amour que les passions haineuses et Alfiéri n'en peint pas d'autres. On ne saurait le lire sans grincer des dents ; voilà ce qui me brouilla un peu avec ce tragique. Les vers que tu me cites sont très beaux ; mais Philippe II aimait beaucoup sa femme et n'était pas moins bon père..... Quand nous lirons l'histoire ensemble, je te montrerai comment les protestants et les philosophes l'ont arrangée..... »

De la critique dramatique et de l'histoire Joseph de Maistre et ses filles passent aisément, dans leurs conversations, à la peinture. Il leur prêche l'amour du paysage :

« Enfin, ma très chère Adèle,[2] après un grand

[1] Lettre à Adèle de Maistre, 7 janvier 1807.

[2] Lettre à Adèle de Maistre, 3 mai 1807.

siècle, je sais que tu sais que ton portrait m'est arrivé. J'avais regret à la perte de cette lettre où je t'exprimais tout le plaisir que m'avait fait cette jolie image. Mais dis-moi un peu, petite vaurienne, petite fille d'Eve, que signifie cette grande crainte que le portrait ne me paraisse moins joli que toi ? Est-ce que tu aurais de la vanité par hasard, ou la prétention d'êtrejolie ? Pas possible ! Jamais une demoiselle n'a eu de pareilles idées. Quoiqu'il en soit, le portrait a été trouvé fort joli par moi et par d'autres ; permis à vous d'en être fâchée ou bien aise à votre choix. Je loue infiniment ton goût pour la peinture et j'approuve fort tout ce que tu me dis sur ce chapitre ; mais, comme la vie est toujours mêlée d'amertume, je suis un peu fâché que tu n'aimes pas le paysage. Il faut se soumettre ; ton oncle qui a tant de succès dans ce genre, me tourmente d'une autre manière, en refusant de mettre dans son paysage des chèvres et des sapins, deux choses que j'aime par dessus tout. A cela près il est devenu ce qu'on appelle un grand peintre ; si tu étais ici, mon cher cœur, tu envierais bien son huile, mais je te contrarierais sur ce point ».

La conversation continue : [1] elle passe de la peinture au latin et au grec, et de là à l'Arioste :

« Tu es une folle avec ta *peinture à l'huile* ; ton oncle rit beaucoup de ta grandeur d'âme et te conseille de ne faire que des tableaux d'histoire.....

[1] Lettre à Adèle de Maistre, 17 juillet 1807.

Je tiens pour la miniature et le paysage. A propos, as-tu appris le latin ? Je m'en douterais quand je t'entends dire *cosi francamente* : *sinite pueros.* Si tu sais le latin à fond, je te conseille le grec, surtout le *Kyrie eleison.*

« Il me semble que ce n'est point encore temps pour toi de lire l'Arioste. [1] Il y a des strophes trop choquantes. Tu pourrais le lire avec quelqu'un qui passerait certains endroits. Au reste, ma chère enfant, je m'en tiens à l'épithète *choquante,* mais je ne dirai pas dangereuse, car je suis bien persuadé qu'il n'y a plus rien de *dangereux* pour mon Adèle ; mais je ne te conseillerai jamais de regarder dans un bourbier, quand même il ne te ferait certainement aucun mal..... »

Encore Alfiéri, et avec Alfiéri, Voltaire :

« Je te remercie, écrit Joseph de Maistre à Adèle, [2] de m'avoir fait connaître l'irrévérence contre la mémoire de notre célèbre Alfiéri par le Marquis de Barol..... A propos des comédies posthumes, la première qualité d'un comique, c'est d'être *bonhomme.* Le plaisant et l'ironique n'ont rien de commun avec le comique. Voilà pourquoi Voltaire n'a jamais pu faire une comédie ; il fait rire des lèvres, mais le rire du cœur, celui qu'on appelle *le bon rire,* ne peut être éprouvé ni excité que par les bonnes gens....»

[1] Adèle de Maistre a alors vingt ans.

[2] Lettre à Adèle de Maistre, 11 juillet 1809.

Joseph de Maistre conte à sa fille des conversations, des mots où Alfiéri, dans sa vie privée, montrait toute l'aigreur de son caractère et même une certaine dureté.

Et il ajoute :

« Parmi les œuvres posthumes d'Alfiéri on a publié fort mal à propos les Mémoires de sa vie, pleins de turpitudes, à la manière de Jean-Jacques, du moins à ce qu'on mande de France, car je ne les ai point encore lus. Donne-toi bien en garde de regarder seulement ce livre.

Mais voici comment il se défend de se risquer à faire des vers :

« Tu m'avais demandé quatre vers pour le portrait de ta mère ; tu m'auras soupçonné de *pococuranza*, point du tout ; mais c'est que je me rappelle le proverbe espagnol qui dit *qu'il faut être bien sot pour ne pas savoir faire deux vers, et bien fou pour en faire quatre*. Tout homme qui n'est pas né poète doit faire profit de cette sentence. Ce n'est pas qu'à force de me frotter la cervelle, il ne me fût possible peut-être d'en tirer quelque chose de tolérable ; mais, d'abord, en fait de poésie, le tolérable est intolérable ; d'ailleurs le temps est si précieux qu'il ne faut l'employer qu'à ce qu'on fait bien... »

La peinture, la philosophie, les lettres antiques, les filles de Joseph de Maistre marchent sur ces hauteurs, et leur père aime à s'y promener avec elles :

« Ah ! dit-il à Adèle, [1] si je pouvais te jeter dans le paysage, quand même tu ne ferais pas mieux que Claude Lorrain ou Ruysdael, je t'assure que j'en prendrais mon parti. Je comprends fort bien tes dégoûts, quoique je ne sois point artiste ; ton oncle est sujet plus que jamais à cette maladie ; mais dans les intervalles des paroxysmes, il enfante de jolies choses ; j'espère que tu feras de même. Si j'étais auprès de toi, je saurais bien te faire marcher droit, mais ta mère est trop bonne, je suis persuadé qu'elle ne te bat jamais ; sans cela il n'y a point d'éducation. Quel est ce peintre français dont tu veux m'envoyer *les pensées extravagantes ?* J'imagine que tu ne veux pas parler des triumvirs du grand siècle, Lebrun, Lesueur, Le Poussin. Ces trois-là en valent bien d'autres. Le troisième surtout (à la vérité tout à fait *italianisé*) est mon héros ; il n'y a pas de peinture que je comprenne mieux. Quant aux artistes français modernes, je te les livre.....

..... « Tu ferais bien, ma chère enfant, de te jeter dans la bonne philosophie et surtout de lire Saint Augustin, qui fut sans contredit l'un des plus beaux génies de l'antiquité. Il a de grands rapports avec Platon. Il avait autant d'esprit et de connaissances que Cicéron ; vraiment il n'écrit pas comme Marcus Tullius; mais ce fut la faute de son temps. D'ailleurs que t'importe ? Tu n'es pas appelée à le lire dans sa langue. Une demoi-

[1] Lettre à Adèle de Maistre, 13 mars 1810.

selle ne doit jamais salir ses yeux ; mais si tu pouvais lire les *Confessions* de Rousseau après celles de Saint Augustin, tu sentirais mieux, par le contraste, ce que c'est que l'espèce philosophique.... »

Joseph de Maistre s'attendrit en parlant à sa fille Constance[1].

« ..... Parmi les idées qui me déchirent, celle de ne pas te connaître, celle de ne te connaître peut-être jamais, est la plus cruelle. Je t'ai grondée quelquefois, mais tu n'es pas moins l'objet continuel de mes pensées. Mille fois j'ai parlé à ta mère du plaisir que j'aurais de former ton esprit, de t'occuper pour ton profit et pour le mien, car tu pourrais m'être très utile, *col senno e colla mano*. Je n'ai pas de rêve plus charmant ; et quoique je ne sépare point ta sœur de toi dans les châteaux en Espagne que je bâtis sans cesse, cependant il y a toujours quelque chose de particulier pour toi, par la raison que tu dis : parce que je ne te connais pas. Tu crois peut-être, chère enfant, que je prends mon parti de cette abominable séparation ! Jamais, jamais, et jamais ! Chaque jour, en rentrant chez moi, je trouve ma maison aussi désolée que si vous m'aviez quitté hier ; dans le monde, la même idée me suit et ne m'abandonne presque pas. Je ne puis surtout entendre un clavecin sans me sentir attristé : je le dis lorsqu'il y a là quelqu'un pour m'entendre,

[1] Lettre à Constance de Maistre, 18 décembre 1810.

ce qui n'arrive pas souvent, surtout dans les compagnies nombreuses. Je traite rarement ce triste sujet avec vous ; mais ne t'y trompe pas, ma chère Constance, non plus que tes compagnes, c'est la suite d'un système que je me suis fait sur ce sujet. A quoi bon vous attrister sans raison et sans profit ?..... Je suis bien aise que tu deviennes grammairienne. N'oublie pas les étymologies et souviens-toi surtout que Babylone vient de *babil*. Je suis bien aise que tu aies découvert une des plus grandes peines du mariage, celle de dire aux enfants : *Taisez-vous*. Mais si toutes les demoiselles s'étaient arrêtées devant ces difficultés, combien de demoiselles ne parleraient pas ! Au reste, mon enfant, comme il y a peu de chose qui écartent les hommes autant que la science, tu prends le bon chemin pour n'être jamais obligée d'imposer silence à personne. Le latin n'est pas des choses qui me choqueraient le plus, mais c'est une longue entreprise... »

Il a vu enfin cette fille qu'il ne connaissait pas ; les années ont passé. A une heure d'amertume, il lui fait, de Turin, ses confidences, tendrement, mais ce sont les confidences d'une intelligence à une intelligence : [1]

..... « Je n'ai ni ne puis avoir aucune idée qui ne se rapporte exclusivement à vous, mes chers enfants.

« Que m'importe à moi, qui ne suis plus qu'un

[1] Lettre à Constance de Maistre, 6 septembre 1817.

minutiste (comme dit Homère) ? Et quand je verrais un siècle devant moi, que m'importerait encore ? Je n'aime pas *moi*, je ne crois pas *moi*, je me moque de *moi*. Il n'y a de vie, d'espérance, de jouissance que dans *toi*. Il y a longtemps que j'ai écrit dans mon livre de maximes : l'unique antidote contre l'*égoïsme*, c'est le tuisme. C'est toi, surtout, ma chère Constance, qui me verses cet antidote à rasades ; j'en boirai donc de ta main et de celles d'un petit nombre d'autres *toi*, jusqu'à ce que je m'endorme sans avoir jamais pleinement vécu..... »

Constance le gronde, et il le mérite. Il répond[1] : « Continue toujours à m'envoyer tes admonitions tendres et éloquentes ; elles m'amusent infiniment ; pas davantage, ma chère enfant, mais c'est beaucoup. J'aime ton esprit, lors même qu'il ne me persuade pas du tout. Je serais un grand sot, si, à mon âge, je ne me connaissais pas parfaitement. Or, l'unique chose qui me distingue d'un sot, c'est de savoir en quoi je suis sot. Je sais bien servir les hommes ; mais je ne sais pas m'en servir : l'action me manque. La troisième personne de la trinité humaine que je n'ai pas tant mal déchiffrée, ce me semble, est blessée dans moi. *Je voudrais vouloir*, mais je finis toujours par penser et je m'en tiens là..... »

A présent que nous avons entendu Joseph de

[1] Lettre à Constance de Maistre, 16 septembre 1817.

Maistre s'entretenir avec ses filles, nous connaissons l'enseignement qu'il veut : Langue française, langues étrangères, littérature, philosophie, histoire, cosmographie et géographie, peinture, musique — les fleurs dont on ne peut se contenter, mais dont on ne peut se passer — voilà ce que possèdent ses filles. Il serait désolé de les voir pédantes, mais il ne le serait pas moins de les voir changées en bâtons, ou la taille mal faite ; il est joyeux de les voir instruites.

Voulez-vous avoir toute la pensée de Joseph de Maistre ? Regardez les deux portraits qu'il envoie à Mme Huber-Alléon, — celui de la mère, celui de la fille. [1]

La mère, d'abord, — la comtesse de Maistre :

« Je ne suis pas étonné que vous n'ayez pu tirer ni pied ni aile de Madame Prudence (combien j'ai ri de ce mot !) à Turin, même à côté d'elle ; il n'y a pas moyen, je ne dis pas, de la faire parler sur moi, mais pas seulement de la faire convenir qu'elle a reçu une lettre de moi. Le contraste entre nous deux est ce qu'on peut imaginer de plus original. Moi, je suis, comme vous avez pu vous en apercevoir aisément, le *sénateur procurante*, et surtout je me gêne fort peu pour dire ma pensée. *Elle*, au contraire, n'affirmera jamais avant midi que le soleil est levé, de peur de se compromettre. Elle sait ce qu'il faut faire ou ne pas faire le 10 octobre 1808, à dix heures du matin,

[1] Lettre à Mme Huber-Alléon, 26 septembre 1806.

pour éviter un inconvénient qui arriverait autrement dans la nuit du 15 au 16 mars 1810. « *Mais, mon cher ami, tu ne fais attention à rien, tu crois que personne ne pense à mal. Moi je sais, on m'a dit, j'ai deviné, je prévois, je t'avertis, etc. — Mais, ma chère enfant, laisse-moi donc tranquille. Tu perds ta peine ; je prévois que je ne prévoirai jamais ; c'est ton affaire* ; » Elle est mon supplément, et il arrive de là que lorsque je suis garçon, comme à présent, je souffre ridiculement de me voir obligé de penser à mes affaires , j'aimerais mieux couper du bois.

« Au surplus, Madame, j'entends avec un extrême plaisir les louanges qu'on lui donne, et qui sont revenues de plusieurs côtés sur la manière dont elle s'acquitte des devoirs de la maternité. Mes enfants doivent baiser ses pas ; car, pour moi, je n'ai pas le talent de l'éducation. Elle en a un que je regarde comme le huitième don du Saint-Esprit ; c'est celui d'une certaine persécution amoureuse au moyen de laquelle *il lui est donné* de tourmenter ses enfants du matin au soir, pour *faire*, *s'abstenir* et *apprendre*, sans cesser d'en être tendrement aimée. Comment fait-elle ? Je l'ai toujours vu sans le comprendre ; pour moi, je n'y entends rien. »

Le portrait de la fille, à présent :

« Je suis charmé que vous ayez été si contente de la lettre de mon Adèle. C'est une enfant que j'aime par delà toute expression ; elle a commencé de la manière la plus extraordinaire. Longtemps

elle n'a rien annoncé du tout ; elle dormait, au pied de la lettre, comme un ver à soie ; elle commença à filer en Sardaigne et devint papillon à Turin. Je sais bien que dans une maison où l'*entomologie* est si fort cultivée, on me querellera sur cette comparaison, à cause de l'état de chrysalide qui se trouve là mal à propos. Vous avez raison, Messieurs, mais la plume a la bride sur le cou, comme disait Madame de Sévigné, et vous êtes trop honnête pour exiger qu'on efface ou qu'on corrige.

« Pour en revenir donc à mon papillon, j'en suis fou. Elle aime passionnément les belles choses dans tous les genres : elle récite également bien Racine et le Tasse ; elle dessine, elle touche du piano, elle chante fort joliment ; et, comme elle a dans la voix des cordes basses qui sortent du diapason féminin, elle a de même dans le caractère certaines qualités *graves* et *fondamentales* qui appartiennent à notre sexe, quand il s'en mêle, et qui régentent fort bien tout le reste. »

Superposez ces deux portraits : vous aurez l'idéal de Joseph de Maistre ; vous aurez la mère de Joseph de Maistre lui-même, la femme qui se penche sur le berceau de son enfant, et qui l'endort avec la plus délicieuse, la plus française des musiques, avec les vers de Racine.

*
* *

Comme Racine, Joseph de Maistre est la mesure. C'est la mesure qui est la reine des lois,

des beautés et des forces. C'est la mesure qui doit être la règle de l'éducation des filles.

C'est ainsi que Joseph de Maistre dosait l'instruction pour ses filles Adèle et Constance, en tenant compte de leur santé, de leur caractère moral.

La mesure, — et c'est encore la pensée de Joseph de Maistre — est différente suivant les personnes et suivant les situations ; elle n'est pas la même, par exemple, pour les jeunes filles qui sont appelées à se servir de leur science, pour vivre, et qui n'ont pour dot que le courage de leur intelligence.

Elle varie aussi suivant les temps. Joseph de Maistre écrivait il y a cent ans. Il eût admis, très certainement, et en suivant son raisonnement, que l'instruction des jeunes filles doit marcher parallèlement au progrès des sciences dans les divers milieux sociaux.

Précisément parce que la mère reste et doit rester, dans la société contemporaine, comme dans toute société, la première éducatrice de l'homme, elle doit forcément suivre le développement général des connaissances. Pour instruire, il faut savoir.

Il faut que, plus tard, la mère comprenne au moins ce qu'apprend son fils qui grandit. Il faut que la femme, cette collaboratrice de l'homme, *col senno e colla mano*, comme disait Joseph de Maistre à sa fille Constance, suive, au moins dans les grandes lignes, ce que fait son mari.

Pour l'éducation des filles, il n'y a pas une solution rigide, unique, mais beaucoup de solutions souples, mesurées.

Ces solutions doivent être choisies suivant les temps, les conditions, les personnes.

Ouvrière, fermière, commerçante, bourgeoise, grande dame, toutes doivent *savoir*, être instruites, et toutes aussi doivent *servir*, être les femmes de la maison. Est-ce que Mme de Sévigné ne s'inquiétait pas de ses bougies, et des places où il en fallait mettre ?

La seule règle est d'accorder comme il faut les deux vertus.

Suivant les degrés de l'échelle sociale, entre les mains blanches et les mains rouges, le dosage est différent. L'une sera plus Marie, l'autre sera plus Marthe. Il y a là toute une gradation d'une délicatesse infinie, mais qui s'établit et se règle par le bon sens, — à la française.

Ainsi se maintient, pour la femme, l'équilibre entre sa vocation et sa personnalité.

A — Dans un monde bien organisé la femme est née pour être épouse, pour être mère. — Elle doit être élevée pour être épouse, pour être mère. Ce n'est pas la diminuer que de la regarder comme la pierre d'angle du foyer et, par le foyer, de la cité, et de vouloir la garder, cette pierre d'angle. Ce serait mal comprendre l'égalité que de vouloir faire de la femme un homme : elle y perdrait et la société aussi.

B — Au surplus, en restant femme, mère,

épouse, la femme n'est pas condamnée à l'ignorance ; elle peut créer et elle crée des œuvres d'intelligence en même temps qu'elle forme des hommes.

Les auteurs des grandes œuvres, d'ailleurs, ne sont pas seulement ceux qui les signent et il y a toujours des nymphes Egéries qui dirigent le monde. Est-ce que la mère de Joseph de Maistre n'a pas sa part dans ce qu'il a fait ? Les pensées ont des mères autant que des pères.

*
* *

L'accord, la mesure, telle est la solution française.

L'Allemagne, qui ne connaît pas la mesure, va d'un excès à l'autre, de la femme aux trois K — Kinder, Kleider, Küche, — à la surfemme de Nietzsche. Elle nous donne à choisir entre une servante et une détraquée.

Regardez, en effet, de quel côté souffle le vent d'émancipation, de surchauffage intellectuel de la femme. Des races latines ? — Non. Des pays du Nord, des Slaves, des Scandinaves, de l'Allemagne.

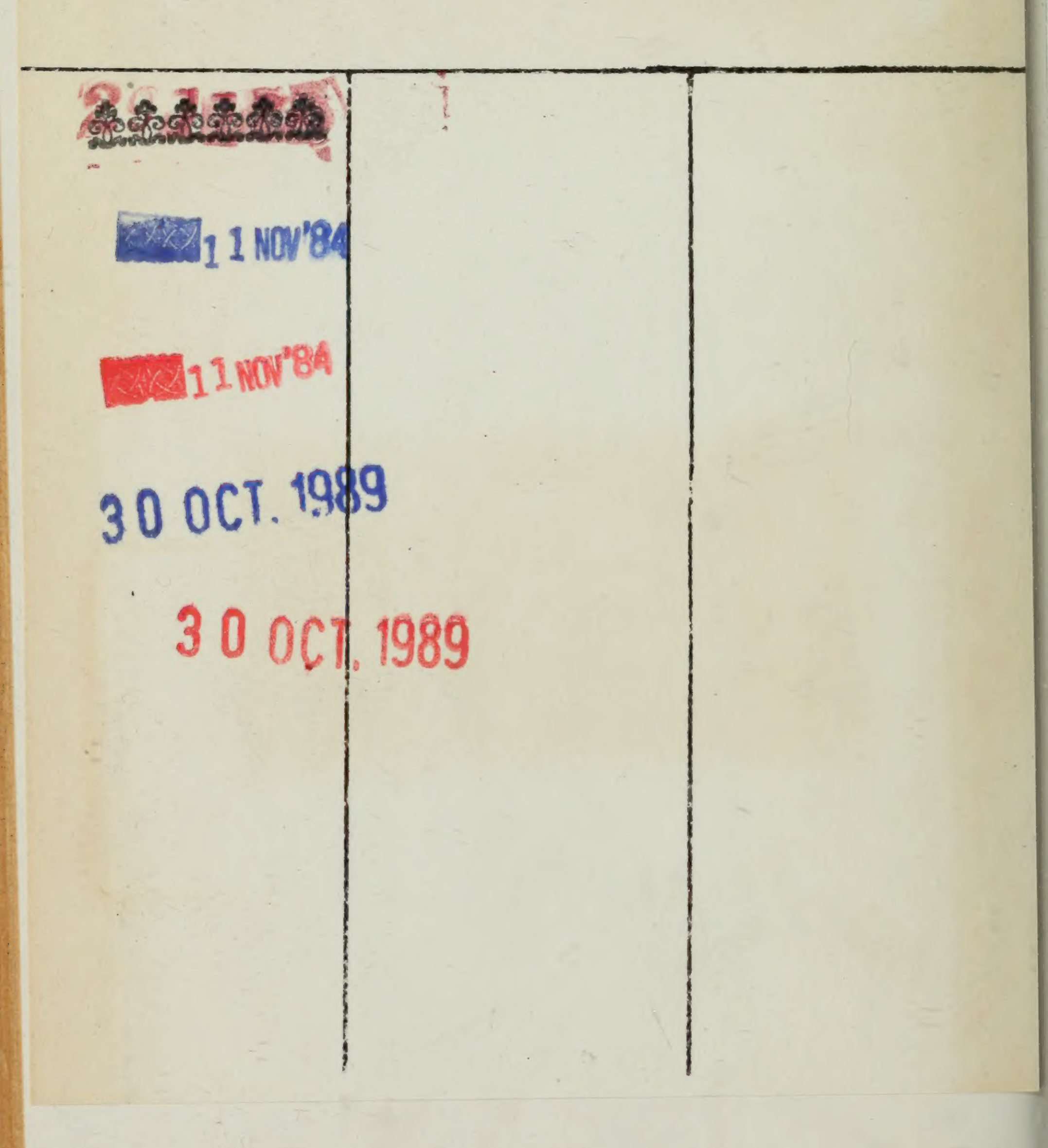
Ce n'est pas une pensée de chez nous. Il n'y a pas chez nous de Nora, ni de maison de poupée, et s'il y en avait une, les femmes de chez nous ne seraient pas assez sottes pour mettre le feu à la maison et s'imaginer que, par là, et du même coup, les poupées deviendraient femmes !

La femme, en France, a le plus beau des royaumes ; elle a le gouvernement de la race. Je suis bien tranquille ; elle n'abdiquera pas ; elle ne brisera pas ce grand, cet incomparable sceptre qu'est sa quenouille, sur laquelle elle entremêle si heureusement à la laine tous les rubans, tous les fils d'or de son intelligence. Elle ne partira pas à la conquête de je ne sais quelle république chimérique, je ne sais quelle île de brouillards.

Notre terre est une terre de soleil, de clarté, de bon sens, de cœur et de raison. Ce n'est pas le pays des *Berthas* ; c'est et ce sera toujours le pays des Mireilles.

TABLE

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 10 AVRIL MCMXXI
PAR S. PACTEAU, A LUÇON
POUR GABRIEL BEAUCHESNE, A PARIS


La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance
The Library
University of Ottawa
Date Due
11 NOV'84
11 NOV'84
30 OCT. 1989
30 OCT. 1989

